

HENRI GAUTHIER, p. s. s.

Curé de St-Jacques

UNE ÂME LUMINEUSE

(*Germaine Cordon*)

Montréal

Au Bureau des Oeuvres paroissiales de St-Jacques

1274 rue Berri

1928

Permis d'imprimer

† Georges, arch. de Tarona,

Coad. de Montréal,

le 26 mai 1928.

Droits réservés au Canada, par Henri Gauthier, p.s.s.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays,
6 volumes, conformément à la loi, ont été déposés au
Ministère de l'Intérieur.

Imprimé par Imprimerie Modèle Limitée, 195, rue Dorchester Est, Montréal.

P R E F A C E

Germaine Cordon! — Combien vont se dire ou demander: Qui était-elle?—Où a-t-elle vécu?—Qu'a-t-elle fait?—Et les questions n'obtiendront le plus souvent aucune réponse. Alors pourquoi lui consacrer tout un livre? Voici pourquoi. Germaine fut une âme exquise, une âme de choix, une âme d'élite. D'elle, de ses paroles, de ces actes une lumière d'une qualité rare, une lumière très pure émana. Et cette lumière indiqua des voies de vérité et de beauté où s'engagèrent et voulurent se tenir d'autres âmes éprises d'idéal. D'elle encore, de son souvenir une lumière peut naître et rayonner. Rappeler ce qu'elle a été et ce qu'elle a fait pourrait être utile, libérer de lourdes entraves, dégager et ouvrir des ailes, orienter vers les sommets. N'est-ce pas là raison suffisante pour parler d'elle? Oui, sans doute. Aussi la voilà, telle que ses parents, ses amies l'ont connue, telle que je l'ai connue moi-même: simple, aimable, spontanée, charmante. Au jour douloureux où Dieu nous l'enleva, nous lui dûmes: Au revoir! La revoir, en effet, au ciel! En attendant, la revoir dans le récit de sa vie, tout près de nous. Son influence salutaire et bénie nous attachera au devoir, mettra dans notre existence foi, courage et constance.

H. G.

CHAPITRE I

MATIN CLAIR

Au sud de Terre-Neuve, en plein océan Atlantique, se trouve un groupe de petites îles, rochers désolés que battent les flots d'une mer souvent démontée. L'aspect en est triste et le séjour y est peu agréable.

Ces îles n'ont presque pas d'histoire. St-Pierre-et-Miquelon ont été, en effet, prises puis rendues, reprises encore et de nouveau restituées aux Anglais par les Français. Elles ont suivi la fortune de leur grande soeur septentrionale. Elles ont vu, comme elle, au sommet de leurs petits forts de défense, flotter tour à tour les drapeaux de la France et de l'Angleterre, selon que le traité qui disposait de leur sort s'appelait Ryswick, Utrecht, Paris, Versailles, Vienne. En 1814 elles sont définitivement françaises. Attachés à ce sol âpre et dur les habitants que la guerre de l'Indépendance américaine a chassés, y reviennent. Ils s'y multiplient. D'autres les y rejoindront. En 1898 ils seront 6250 dont 5700 à Saint-Pierre.

C'est alors un peu la vie européenne. Il y a un gouverneur, un procureur de la république, un conseil général, un conseil municipal. Il y a des médecins, des armateurs. Jusque sur les quais les maisons où logent ces fonctionnaires et ces bourgeois, s'élèvent. Elles sont groupées en face de la mer lointaine, au fond d'une baie où les dernières fureurs de la vague qui écume là-bas viennent mourir. La société y est facilement intéressante, aimable aussi, de bon ton. On se connaît, on se visite, on s'aide dans l'occasion. Deux fois par mois le courrier, bateau qui vient d'Halifax, apporte des nouvelles. Et les événements sont commentés. Les faits

nouveaux redonnant de la vie aux choses anciennes, voici que les conversations se font plus vivantes, bien que teintées d'un peu de mélancolie.

Mélancolie bien explicable! Partout, en effet, c'est la détresse des paysages, l'aridité de la terre, le triomphe de la roche recouverte à peine de mousse ou d'une chétive végétation. Un embryon de forêt aux conifères liliputiens arrête parfois le regard. Mais nulle part l'épanouissement de la vie et sa splendeur dans les jardins aux fleurs brillantes, ne le réjouissent. Entre les fenêtres seulement, la fenêtre extérieure et celle du dedans, se conservent avec peine quelques géraniums et de maigres fuschias. C'est le langage de l'été. C'est presque le seul. Juin plus doux se dérobe souvent dans la brume; ainsi souvent juillet et août. Avec effort, autour des maisons, dans des jardinets entretenus soigneusement quelques légumes ont percé le sol. Ils seront cueillis en hâte avant que la gelée ne les gâte. Des fleurs, de petits arbres fruitiers n'auront pas une existence plus longue. Et c'est alors que commence le concert lugubre des grands vents, des sirènes de brume, des flots rageurs, du poudrin aveuglant.

Germaine pourtant aima Saint-Pierre. Elle en parlait avec attendrissement. Sa petite enfance s'y était écoulée. Elle y était née. Le 8 janvier 1889, en effet, elle entra dans la vie. Une soeur l'avait précédée au foyer familial, Marie; une autre devait la suivre Yvonne. Sur le registre des baptêmes elle eut les noms de Germaine-Gabrielle et fut inscrite comme fille de François Cordon et d'Antonia Richard. Son père, armateur, était venu à Saint-Pierre quelques années auparavant. Il y avait trouvé des compatriotes en grand nombre: Basques, Normands, Bretons venaient aux îles. Ils y venaient de mai à octobre pour la pêche, la pêche surtout, la pêche presque exclusivement. Dur et périlleux métier! Le calme parfois et alors les coups de filet fructueux. Mais souvent le vent violent, la vague hur-

lante, soulevée en montagne ou creusée en abîme, le bateau qui perd ses agrès, qu'on ne gouverne plus et qui, dans la nuit opaque, se brise sur l'écueil.

Combien de fois l'enfant, vite attentive, entendit le récit de ces lamentables naufrages. Quand l'ouragan s'était apaisé, au bout de la pointe extrême de l'île, en face de la petite église en bois qui marquait de sa silhouette austère le sol rocailleux de l'île aux-Chiens, la goëlette éventrée gisait sur le flanc, informe débris que d'autres orages allaient bientôt déchiqueter et livrer morceau par morceau aux flots cruels.

De cette scène de tristesse Germaine bien vite détournait les yeux. Une autre, plus attrayante, fixait son attention. Et voici ce qu'elle contemplait : "La maison toute blanche sous le marronnier sombre ; la véranda où je faisais de long sommes couchée sur mon Terreneuve ; le jardin aux fleurs brillantes comme des émaux ; le banc vermoulu, tout chaud sous le soleil ; le cerisier dont les fruits vermeils me faisaient des pendants d'oreille ; le vieux mur couvert de lézards, escaladé cent fois par jour pour voir les poules du voisin ; mon petit arrosoir qui mouillait plus ma robe que les plantes ; le rateau dont je frappais le chat noir en train d'éventrer un moineau ; Friquet et Friquette, mes tourterelles mortes de froid un soir de novembre."

Alors la joie entraît dans son âme. Cette joie chantait dans le gazouillis de sa parole. Avec Yvonne, sa préférée, elle partait. Sous le soleil pâle, le long des étangs poissonneux que de petits ruisseaux déversaient dans l'océan, elle allait, doucement, respirant l'air du large, parlant aux humbles fleurs, aux brins d'herbe, à la voûte du ciel. L'église, desservie encore par Monsieur Le Tournoux qui l'avait baptisée, l'arrêtait un instant. Un instant encore elle causait avec les religieuses, de la communauté de Saint-Joseph de Cluny, qui l'instruisaient. Puis lentement elle revenait chez elle. Tassée près des autres maisons, en face du quai, au flanc de

la petite colline qui soulevait soudain le rivage, la maison paternelle lui ouvrait sa porte. Quand venait novembre la maison de couleur grise et de bois comme les autres maisons voisines, s'amplifiait d'un tambour ou d'un porche, efficace défense contre le froid. Car le froid commence alors, la neige tombe, le vent soulève cette neige. Fine et sèche, poussée, chassée par des souffles de tempête, elle pénètre dans toutes les fissures, elle s'introduit dans les fentes et les ouvertures. Ou bien elle s'accumule, s'entasse, bloque les routes. C'est, pendant de longs jours, l'isolement dans la demeure calfeutrée. C'est aussi parfois l'énervement. Germaine s'impatiente, s'irrite, frappe du pied. Une fois, deux fois la mère avertit, reprend, blâme. Faut-il davantage? — Germaine, vous serez battue un peu, oh! pas fort mais cela vous fera réfléchir, vos nerfs se détendront avec vos larmes abondamment versées, puis vous lèverez les yeux vers maman, vous sourirez. Et votre sourire, avec ce rayon de soleil qui filtre à travers la vitre embuée de givre, ramènera l'allégresse en vous et autour de vous.

Il y aura toutefois encore des difficultés. L'enfant ne les connaîtra pas. Bien plutôt les parents. Tout est tellement aléatoire dans cette industrie de la pêche. Capricieuse, voire cruelle, la mer donne ou refuse le gain attendu, escompté, soutien de la famille, garantie contre les surprises de l'avenir. Les désenchantements qu'elle cause seront supportés une fois, une fois encore. Est-ce prudent de les accepter toujours sans essayer de se soustraire au mal? Monsieur Cordon a longtemps scruté le problème. Quelle solution peut-il bien lui donner? Sans doute Saint-Pierre n'a pas été trop dur pour lui. Dans l'île, bien qu'il ne soit pas un personnage de premier plan, il jouit pourtant d'une grande considération. Cette considération s'est manifestée par la nomination que ses concitoyens ont faite de lui comme conseiller municipal et président de la chambre

de commerce. Mais cela ne suffit pas. Pénible, même douloureuse, la détermination s'impose : partir, tenter fortune ailleurs. Où?—Pas en France car la situation créée par une politique anti-chrétienne, semble s'aggraver chaque jour. Pas aux États-Unis : il y faut parler l'anglais, langue presque inconnue. Au Canada alors. Et le choix qui écarte Halifax, Québec, se fixe sur Montréal. En août 1896 toute la famille y arrive et s'y installe.

La paroisse où Germaine va vivre pendant plus de vingt-sept ans est la paroisse de Saint-Jacques. Elle se rappelait les maisons qu'elle avait successivement habitées et les petits ou plus importants événements qui y avaient eu lieu. Ici, sur la rue Dorchester, c'est l'émerveillement devant le spectacle qui s'offre à ses regards : une ville puissante, des passants affairés, des voitures en grand nombre, du bruit, du mouvement, de la vie. Là, sur la rue Berri, c'est l'école, la première communion, les petites amies qui l'accompagnent après la classe et jasant avec elle avant de se séparer. Ailleurs, sur la rue Saint-Hubert, c'est l'existence de travail, c'est Marie qui s'éloigne pour aller résider à Ottawa, c'est Yvonne qui meurt, c'est la maladie qui s'annonce, qui ébranle l'organisme, qui pénètre l'âme de détresse et d'angoisse. Enfin, au dernier logis, sur la rue Ontario, c'est le père que Dieu rappelle à lui, le mal qui s'aggrave, la mort que rien n'arrête plus.

Elle aima cette paroisse. Elle en aima l'église et les chapelles, elle en goûta la vie liturgique et religieuse. Vite son âme candide et pure que rien de la terre ne semblait retenir, connut les joies de la prière. Simple-ment elle devait peu à peu en faire en même temps qu'une force, un principe de sainteté.

Cette précocité de sentiments, cette maturité de pensée ne déflorait pas la naïveté de son cœur. Il restait embaumé de simple et confiant abandon. Lorsqu'autour d'elle on parlera de Santa Claus et de ses

prodigalités elle y ajoutera foi sans hésiter. Et immédiatement passant à l'action, elle lui écrira. Il est chez Carsley, un grand magasin à rayons de ce temps-là, sur la rue Notre-Dame. C'est là qu'elle adressera sa lettre.

Bon Santa Claus,

Je regrette fort bien de n'avoir pas été vous voir à la grotte mais c'est parce que j'ai la varicelle et cela m'empêche de vous faire une petite visite. Mais si je suis guérie il sera certain que j'irai après Noël. Je vous remercie bien de m'avoir donné des croquignoles que je ne vous les avais pas demandés. Voudrez-vous, s'il vous plaît, me donner une poupée avec son trousseau. Si vous ne l'avez pas vous me donnerez une boîte de jeux.

Enfin je termine en vous embrassant de tout mon cœur. Quand vous m'aurez envoyé à Noël toutes les choses que je vous aurai demandées je vous écrirai pour vous remercier.

Je vous promets de dormir profondément la nuit de jeudi.

Votre petite amie,

G. Cordon.

Montréal, le 23 décembre 1896

Santa Claus chez S. Carsley.

Enfant précoce, un peu étonnante. Elle n'a pas huit ans. L'écriture est ferme nette, presque élégante. L'orthographe est ici et là un peu défectueuse. Mais pas beaucoup. La pensée est claire et précise. Germaine sait ce qu'elle veut. Elle le dit sans ambages. C'est elle déjà avec une décision bien tranchée. Ce sera la même plus tard encore. Toujours elle va droit devant elle, vers un but, sans perte de temps dans les sentiers de traverse. Elle y conduira aussi les autres.

Santa Claus ne répondit pas et pour cause. Un autre, infiniment grand, entra alors dans la vie enfantine, Dieu. Il y venait après avoir depuis longtemps

fait pressentir sa venue à la petite âme qu'il voulait gagner et s'attacher à jamais. Celui que la nature, splendide ou attristée, avait révélé, qui s'était approché dans l'ombre silencieuse des chapelles, frappait alors à la porte, demandant à entrer. Il y entra le 27 avril 1899. Ce jour-là Germaine fit sa première communion.

La première communion d'aujourd'hui! Des petites filles, dans leur robe blanche, des petits garçons dans leur costume noir, par un jour attiédi, au seuil du printemps qui s'annonce. Des yeux qui s'étonnent, des mains qui tremblent, des traits qui s'étirent et pâlisent. Ils ont six ans, sept ans ou plus, ces enfants. Les parents les portent dans les bras, lorsqu'il pleut ou que la neige attardée rend glissants les trottoirs. Mais de tout leur être, de leur âme en fleur surtout, il émane une pureté qui fait penser aux anges et semble la visite du ciel à la terre. Quand la longue procession qu'ils forment se déroule dans l'église, quand ils s'agenouillent à la table sainte et que la tête gracieuse et fragile se lève vers l'hostie, une émotion irrésistible étreint le prêtre qui célèbre. Il voudrait pleurer. Et il se dit : Comme il eut raison de les convier au banquet sacré, le pontife saint qui, en 1910, proclama le droit des tout petits à se nourrir du pain céleste!

Mais la première communion de jadis avait bien aussi son charme. Ils ont dix ans les premiers communiants d'alors, quelquefois plus. Le cathéchisme a été appris, compris. La retraite a touché, recueilli les âmes. Voici le grand jour, le matin radieux. Dans le jardin qu'embellissent et qu'embaument ces fleurs délicates, le Bien-Aimé passe, lentement, arrêtant ses regards sur ces fronts purs, dans ces yeux limpides. Sa grâce fait alors pour l'avenir, pour l'éternité, des conquêtes que le mal ne réussira pas plus tard à lui ravir. Car toute la vie a été marquée, à ce matin béni, d'un sceau ineffaçable et remplie d'un souvenir parfumé.

Germaine fit sa première communion à l'Académie

Saint-Denis, vieille institution, la plus ancienne même du quartier. Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, ses fondatrices et ses directrices depuis sa fondation, y ont établi et maintenu des habitudes de travail, des traditions de piété, des règles de dignité, de distinction et de bon ton. L'esprit de famille est l'un des avantages de la maison. Les compagnes y deviennent vite des amies et des soeurs. Le petit groupe qu'elles constituent, groupe de cent-cinquante environ se distribue dans les classes qui forment l'intelligence depuis les éléments de la lecture et des grammaires jusqu'à la culture supérieure et universitaire. Elles ont des fêtes littéraires, des fêtes joyeuses, des fêtes pieuses. Les unes et les autres marquent les étapes de l'année scolaire. Elles reposent du chemin parcouru, elles aident à parcourir ce qui reste de la voie.

Touchante dans sa simplicité la fête de la première communion est l'une des plus aimées. On parle d'elle longtemps d'avance, chez les petites surtout, et elle laisse lorsqu'elle se dissipe avec les fumées de l'encens, au salut du soir, un souvenir très doux. Etrange emprise de la foi sur les âmes naturellement chrétiennes ! C'est jusqu'au fond du cœur que l'action de la grâce se fait sentir. C'est là qu'elle produit ou le calme profond ou les émotions suaves, ou les regrets naïfs. C'est là qu'elle détermine aux petits sacrifices comme aux résolutions généreuses. C'est là que parfois elle allume une clarté qui ne s'éteindra plus et qui brûlera encore dans les ombres de la nuit.

Nous avons un portrait de Germaine en première communiant. Le voile et la robe l'enveloppent de blancheurs. Sous les cheveux ondulés le front est large et dans la figure ronde les yeux s'ouvrent comme deux fleurs. Des yeux confiants, des yeux sérieux, des yeux où toute la pureté intérieure s'épanouit. La main levée courbe les doigts près de la bouche au dessein gracieux et ferme. Quel âge donner à cet enfant ? Elle est si frêle :

sept ou huit ans. Mais elle est si grave, si réfléchie : plus de douze ans. Ni l'un ni l'autre. Germaine a dix ans depuis janvier dernier. Mais elle a déjà, on le sent, compris bien des choses, et sur son cœur, serré et douloureux, a passé dans l'ombre des jours moins beaux, le vol pesant des tristesses de la terre.

Chère petite, comme déjà il vous devient nécessaire le Père qui est l'amour, qui est la joie, qui est la force, l'entrain, le courage, la lumière, la paix, la vie. Venez donc ! Venez en ce matin d'avril finissant. Le ciel y est plus clément et plus doux, les bourgeons poussent aux branches gonflées de sève, les horizons exultent dans la pourpre et l'or. La chapelle se recueille, des fleurs y parfument l'autel, des lumières embrasent le sanctuaire. Papa est là, maman est là, Marie et Yvonne sont là. Et vos compagnes chantent. Et des bruissements mystérieux font croire à la présence des anges. Mais vous ne voyez rien. Mais vous n'entendez rien. A petits pas, sans trembler, simplement comme vous faites toutes choses, vous avancez. Vous êtes à genoux. Et Jésus est en vous. Et nous tous qui vous avons connue, qui vous avons aimée, qui avons tant de fois constaté combien la présence divine avait été efficace et féconde dans votre existence nous adorons avec vous l'hôte divin qui va transformer votre vie, en l'élevant toujours, peu à peu et doucement, jusqu'à des hauteurs où les vulgarités, les mesquineries ne l'atteindront plus jamais.

Car ce fut un changement. L'esprit devint plus sérieux, la volonté devint plus énergique. Une religieuse, Soeur Saint-Gonzalve, eut alors sur l'enfant, une grande influence. C'était une institutrice de valeur. C'était surtout une mère dévouée. L'enfant s'attachait à elle. Elle en fit sa confidente. Elle s'habitua à recevoir d'elle des conseils avec des encouragements, des reproches ou des directions avec des consolations, le rafraîchissement des inspirations salutaires comme apaisement

aux ardeurs qui soulevaient et menaçaient parfois d'égarer son âme. Les liens formés alors subsistèrent. Plus tard Germaine visitera sa bienfaitrice, elle lui écrira. Elle apportera la joie de sa présence au lit de la malade, de la moribonde. Elle rappellera souvent le souvenir de la défunte et priera pour elle.

Les années passent, elles poussent vers le large la petite barque attachée jusqu'ici au rivage. L'enfant grandit, elle s'instruit. Elle a des amies avec lesquelles elle va à la classe et en revient. Légère, avec des mouvements rythmés qu'on dirait des battements d'ailes, elle va sur le trottoir, échangeant des propos, discutant aimablement. Elle rit mais sans éclats, elle est joyeuse mais sans tapage, elle est complaisante mais sans flagornerie. Il y a déjà en elle de la mesure, du tact, une réserve qui gardent ou remettent tout en place, les personnes et les choses.

Viendront les succès de fin d'année, récompense du travail et de la bonne conduite; puis les vacances, les reprises de vie de labeur. Tout cela dans la paix. Le jour qui s'est levé dans un matin clair garde son ciel pur de tout nuage. Mais la chaleur augmente et voici le brûlant midi.



CHAPITRE II

MIDI BRULANT

Le travail n'a jamais effrayé les âmes généreuses, encore moins les âmes chrétiennes. Il est le maître de la vie. Rien ne s'acquiert que par lui et rien ne nous appartient que par droit de conquête. Celui-là seul grandit, se développe, marche en avant, monte plus haut, qui travaille, peine, s'efforce. Mais le travail est, de nos jours, facilement discrédité. Des conceptions fausses, anarchiques le guettent, des enseignements étranges le dénaturent, des systèmes funestes cherchent à l'exploiter. Il devient l'opprobre au lieu d'être l'honneur de l'existence. Et par tous les moyens on cherche à arriver au succès, à la fortune, à la gloire sans accepter sa loi et se soumettre à son joug.

Germaine ne pensa pas ainsi et à partir de l'année 1904 elle travailla. Ce fut un grand changement dans les habitudes prises au sortir de l'école. A la maison elle employait aisément le temps de la journée. D'une occupation à l'autre elle allait depuis le matin jusqu'au soir de chaque jour. Elle s'occupait du ménage, cousait, brodait, lisait, se rendait à l'église. Elle était toujours prête à rendre service, acceptant avec bienveillance n'importe quelle corvée. Car, dans l'embarras, on pensait à elle, sachant qu'elle arrangerait tout. Et elle agissait sans éclat, sans bruit, glissant à pas feutrés à travers le brouhaha des conversations, la cohue des personnes, les menus faits et les petites secousses des nouvelles soudainement apportées. Lorsque sonna l'heure de modifier cet état de choses elle se soumit sans murmurer.

La vie de bureau la réclamait maintenant. Partir

chaque matin à la même heure, faire à pied le même chemin, revenir pour le dîner puis retourner, rentrer, le soir, lasse du labeur de toute la journée, ce fut là, tout le long de l'année, le règlement qui partagea et occupa son temps. Elle y joignait une application soutenue à l'accomplissement de son devoir dans le service de ses patrons. Ecrire au clavigraph, rédiger des lettres faire des rapports, préparer des mémoires telle fut sa tâche quotidienne. Elle y excella. Et cela autant dans la partie matérielle qu'au point de vue intellectuel. La partie matérielle, c'est la copie rapide, exacte, bien ordonnée, nette. Le regard s'y pose avec plaisir. Il lit sans effort, il saisit un ensemble. C'est bien. La partie intellectuelle, c'est la correction, l'élégance de la phrase, l'abondance du vocabulaire, le souci des nuances, l'ordonnance des idées. L'esprit se fixe sans peine, saisit vite, conclut immédiatement. Il est satisfait. Or tout cela, Germaine le mit en pratique. D'ailleurs voyons-la plutôt : sur son haut tabouret elle est assise. Ses doigts effilés ont disposé près d'elle ses grandes feuilles de papier. Ils courent, ils volent plutôt maintenant sur la machine dont le rouleau, par mouvements rythmés et doux, tourne lentement la page à remplir jusqu'à la partie inférieure. Elle n'a pas levé les yeux, elle n'a pas été distraite. Lorsque la feuille est terminée elle la sort de sa gaine, la met avec d'autres feuilles. Tantôt toutes elles seront revues, corrigées s'il y a lieu, classées et mises en ordre. Le travail est fait. Elle le remet avec un sourire bien plus de ses yeux largement ouverts que de ses lèvres modestement fermées. Elle ajoute parfois un mot, un mot plein de finesse, qui fait plaisir et qui brille comme un rayon de sa lumineuse pensée.

Sans jamais déchoir ou se compromettre ou cesser d'être réservée, elle était vraiment d'une conquérante amabilité. Elle avait des allusions charmantes pour les fêtes, les anniversaires, les succès, les retours à la santé.

Elle glissait avec une souveraine habileté dans l'enveloppement de son langage délicat et nuancé, les félicitations, les éloges, jusqu'aux blâmes et aux reproches. Un mot parfois, un seul, mais un mot que complétait son regard, qu'expliquait le mouvement de sa tête ou de sa main, en disait autant que de longues phrases. Et elle savait s'arrêter, tout net, sans chercher à couvrir sa retraite, quand elle s'apercevait que la parole dite par elle avait étonné, fait de la peine, blessé. Son silence ému et confus devenait alors l'humble demande de pardon à laquelle jamais personne n'a un instant songé à ne pas faire droit.

Le travail quotidien, auquel il fallait aller par toutes les températures et en toutes saisons, n'aigrit point son caractère. Elle ne se considéra jamais comme une victime. Elle ne jaloua jamais non plus le sort de celles à qui des ressources assurées permettaient de vivre à la maison. Son âme si élevée et qui d'habitude aimait à tout considérer par la partie supérieure, en était venue à voir dans la vie laborieuse une sorte de sacerdoce s'exerçant surtout par le sacrifice. Là il y a le renoncement, là il y a l'effort pour la victoire par la concentration de toutes les forces de la volonté. Il y a là aussi la vue nette des obstacles à franchir ou à briser, jusqu'à ce qu'ils deviennent, débris entassés, le point d'appui d'où l'être régénéré s'élance vers une vie supérieure. L'une de ses amies se rappelle encore le cri qu'elle lui jetait, un matin, où, s'en allant au bureau, elle la rencontrait: Au ciel, je l'espère, il y aura encore du travail! Le travail! Elle l'aimait et elle y croyait. Aussi elle l'accepta, elle en marqua et en remplit sa vie, de quelque manière qu'il se présentât à elle.

Certes elle eut souvent de graves raisons de s'abstenir, de rester chez elle, tranquille, sa journée finie. Frêle de santé, subissant les atteintes du mauvais temps, facilement enrhumée par l'humidité, elle eût pu consacrer ses soirées à la lecture, à des réunions de

famille, à des amusements permis. Elle pensa souvent qu'il y avait mieux et plus à faire, que Dieu lui demandait de penser aux autres avant de s'occuper d'elle-même. Et elle partait. Plus vivantes devenaient les réunions où elle apparaissait soudain, apportant la grâce de sa gaieté, de son calme et doux entrain, de sa conversation primesautière, joyeuse, prenante et jamais à bout.

Elle parlait comme elle écrivait, avec la même correction, avec la même élégance. Et elle écrivait bien. Il y a dans les quelques essais qui sont demeurés d'elle, dans sa correspondance surtout, des choses charmantes, des rencontres et des alliances de mots qui font sourire et que l'on aime à se rappeler. Le procédé, le truquage, l'artifice lui furent inconnus et elle ignora toujours la phrase convulsée, tourmentée. Une verve, légère plutôt que capiteuse, donnait souvent à son style un relief où l'esprit s'arrêtait satisfait et quand elle colorait ses mots elle semblait n'emprunter ses couleurs qu'aux horizons du matin tant elles étaient jeunes et fraîches. Non, le flot ne coulait pas comme celui d'un fleuve dans un décor de montagnes. C'était un ruisseau jaseur dont l'onde claire reflétait les fleurs de la rive. Il faisait bon d'en écouter la chanson et de contempler le ciel dans sa pureté!

Elle prit souvent part aux concours littéraires organisés par les grands journaux. Chiffon, Soeurette, Oiseau Mouche, pseudonymes pris par elle, s'y faisaient admirer et maintes fois couronner. Elle en était heureuse mais sans vanité et sans ostentation. Un jour elle écrivit pour des compagnes l'apologue suivant. Il va sans dire que pour celles-ci l'apologue ne réclamait aucun commentaire, qu'elles lisaient entre les lignes et mettaient des noms et des faits où pour d'autres il n'y aurait que des allusions et du mystère.

“En se temps-là, Jésus dit à ses disciples: Le royaume des cieus est semblable à un père de fa-

mille qui aimait beaucoup les colombes et qui se dit un jour: "Près de ma maison, je construirai un colombier et, lorsqu'il sera fini, je demanderai au Seigneur qu'il m'envoie des colombes pour que je les rende très heureuses."

Après que le père de famille eut beaucoup prié, sa demande fut exaucée. Il a maintenant dans son colombier beaucoup de colombes à qui il enseigne mille jolies choses: il leur montre comment courber gentiment la tête et parfois, il leur enlève, ça et là, une petite plume pour que leur robe blanche devienne plus belle.

Il arrive,—mais pas souvent— que le père de famille demande à ses colombes une goutte de sang de leur coeur; elles la lui donnent en gémissant bien un peu, mais comme, par la suite, elles constatent qu'elles volent un peu plus haut dans le ciel du bon Dieu, elles reviennent au colombier en roucoulant de joie.

Quand vient l'été, le père de famille reçoit ses colombes dans un nid blanc qu'il leur a préparé au coeur de vertes collines; d'autres fois, il les envoie sur la belle eau bleue qui rejaillit sur leurs ailes en y laissant des perles irisées. Et l'hiver, alors que tous les oiseaux restent dans la chaleur du nid, le père de famille envoie au colombier de ces friandises que les colombes aiment à picorer.

Parfois, les colombes demandent à leur père: "Que deviendrons-nous plus tard?" Et le père de famille répond: "Vous serez heureuses de longues, longues années, mes bien-aimées; puis, quand le Seigneur me redemandera une à une, mes colombes, je leur donnerai un petit morceau de pain du ciel et elles disparaîtront dans un rayon de soleil."

Quand Jésus eut fini de parler, ses disciples dirent: "Maître, quel est donc ce colombier? Nous ne l'avons jamais vu!" Jésus ne répondit rien, mais il sourit en regardant Jacques. Celui-ci ne saisit pas d'avantage le sens de la parole. Il ne devait la comprendre que vingt siècles plus tard. Du paradis où il se trouve maintenant et où il comprend bien des choses dans la lumière éternelle, Saint Jacques bénit souvent le père de famille et toutes ses colombes!"

Et la tentation vient de citer encore. Y aurait-il inconvéniént à reproduire le morceau suivant? Il est si caractéristique de la manière de Germaine!

“Je me demandai, l'autre jour: Quel est ton rêve? Dans quel pays, sous quels cieux voudrais-tu vivre? Et la voix intérieure me répondit: Te souviens-tu de ce coin baigné par le Richelieu, où se sont épanouis tes quinze ans? C'était un tout petit village, fait comme bien d'autres, de quelques maisons blanches sous les arbres sombres; d'un clocher très haut, brillant dans le soleil à l'heure de l'angelus; de champs alignés ainsi que des mosaïques; d'un petit cimetière parsemé de pierres blanches, de croix noires, sous lesquelles on repose, la journée finie. . .

“Que de bonheur, petite, en cette année lointaine. Rappelle-toi ce champ de blé que tu longuais, chaque matin, et dont les tiges à tête blonde te faisaient la révérence; le pré, où maints groupes de marguerites éparses semblaient des vols de papillons blancs. As-tu oublié le verger? les cerises aigrettes, les pommes vertes que tu croquais avec un frisson dans les yeux? Et le petit bois, donc, les fraises rouges sur la terre noire. . . Oh! retournons là-bas, prends ton ombrelle rouge pareille à un coquelicot immense qui aurait pour cœur ta tête brune; viens, nous irons dans le jardin et peut-être reverrons-nous cette coccinelle qui, un jour, se posant sur ton cou rose, y mit un grain de beauté. . . .”

Quelle nostalgie éveillent en moi ces souvenirs. . . . Je voudrais revivre surtout la journée, où, pour la première fois, s'éveilla en mon cœur l'amour du sol natal. Par une chaude après-midi, la tête alourdie par les effluves violents qu'exhalaient le terre, le foin dans lequel j'étais blottie, le trèfle, le sarrazin en fleurs autour de moi, je m'endormis baignée de soleil. Mes yeux se rouvrirent dans la paix du crépuscule; les horizons étaient mauves dans le soleil couchant; mauves les groupes d'arbres, les eaux calmes du Richelieu, les voiles langoureusement inclinées. . . . C'était beau à crier. . . . Et moi, saisie d'une émotion sacrée devant la grandeur inouïe de mon pays, je me jetai par terre comme une petite folle, baisant à pleines lèvres la belle terre noire du Canada.

Oh! mon âme, retourner dans ce village, quel rêve!”

Ces travaux variés auxquels avec toutes les ressources de son esprit et les énergies de sa volonté, Germaine se livrait ne parvenaient pas toutefois à remplir sa vie comme elle le désirait. Son besoin de dévouement surtout n'était pas satisfait. "Que j'aurais donc aimé, disait-elle un jour à l'une de ses amies, à avoir une soeur mariée avec beaucoup d'enfants!" Et baissant la voix: "Plus tard je serai seule, toute seule dans la vie! C'est pourquoi je me plais tant parmi les petites du Patronage. Elles sont si fines, si obéissantes! Il n'y a pas de mérites à s'occuper d'elles!" Les chères enfants qui apparaissent pour la première fois dans la vie de Germaine ne se doutent pas qu'elles y ont écrit une page très touchante et très belle. Lisons-la plutôt ensemble!



CHAPITRE III

LES CHÈRES PETITES

C'est, ce jour-là, un dimanche. Noël est tout proche. La neige s'écrase et gémit sous le pied. Dans l'air froid et pur la lumière pâlie du soleil de décembre, met de la joie. Elle en met sur les traits délicats de Germaine, qui s'en va rapide, légère, vers le Patronage Sainte-Agnès. Une amie l'accompagne. Elles causent.

—Nous ne sommes pas en retard, n'est-ce pas, Thérèse?

—Mais, non, Germaine! Quand tout à l'heure nous nous sommes rencontrées il était à peine une heure. Dans dix minutes, nous serons rendues. Je ne crois pas que les petites soient arrivées et attendent immobiles dans le froid.

—Oh! elles sont pleines d'ardeur à cette époque de l'année. Le banquet que nous leur préparons, avec les cadeaux qui s'y distribuent, rend les absences plutôt rares.

—Et leur imagination fait plus beaux encore les présents que nous leur destinons. Quel bonheur de les entendre exprimer leurs goûts et leurs désirs! Moi, Mademoiselle, je veux une poupée!—Moi, un service de vaisselle.—Moi, des mitaines.—Moi, une boîte de bonbons!

—Et vous avez vu tout ce qui brille de confiance dans leurs yeux candides! Chères petites, comment ne pas les aimer?

—C'est vrai, comment ne pas les aimer? Elles sont si gentilles! Celle qui sait comment agir avec elles, qui y met à la fois douceur et fermeté, en obtient tout

ce qu'elle veut. Les nôtres qui ont assisté à la fondation de l'Oeuvre et qui en ont vécu les temps héroïques, se rappellent l'indiscipline des premières venues et tout ce qu'il a fallu de persévérants efforts, de sacrifices douloureux, pour établir, faire accepter des traditions de bonne tenue, de respect, de docilité. Aujourd'hui, c'est fait.

—Oui, c'est fait. Aussi quelle joie je ressens, Thérèse, de me trouver au milieu d'elles. Elles font passer sur mon âme un souffle printanier. Je me rappelle et je revis auprès d'elles ma petite enfance. J'ai leur âge, je m'amuse à ce qui les intéresse, je ris de leurs plaisanteries naïves. Et je me sens devenir triste lorsque ma pensée s'arrête aux dangers qu'elles courent, aux tentations qui, demain, les assailliront. Les protéger, les former pour l'avenir, n'est-ce pas notre devoir? Je le crois et ma conviction est qu'en travaillant à les rendre meilleures, nous faisons beaucoup pour Dieu, l'église, même pour le pays. Mais les voici! Tenez, nous distinguons déjà, au milieu des foulards, des cache-nez, sous le chapeau ou la toque de fourrure, les petites frimousses rosées par le froid. Voici Jacqueline, Yolande, Isabelle, Yvette. Elles sont déjà une trentaine qui nous attendent. Hâtons-nous!

La maison devant laquelle les deux jeunes filles viennent de s'arrêter est celle du Patronage Sainte-Agnès. L'Oeuvre a débuté en décembre 1912, dans un sous-sol de la rue du Champ-de-Mars. Treizes fillettes y étaient présentes. Elle s'est depuis lors transportée successivement à deux autres endroits en continuant de progresser. De seize le nombre des enfants s'est élevé à cent vingt-cinq.¹⁾ Leur maison n'est pas princière. Ce n'est pas Rideau Hall ou Spencer Wood! Non,

1) Elles sont aujourd'hui deux cents et la maison où elles se réunissent, 1270 rue Berri, est la propriété du Patronage.

ce n'est pas encore cela.¹⁾ Elle est même bien modeste la maison de brique sombre, mais elle a ses qualités! Elle possède un sous-sol et deux étages. elle a fenêtres devant, fenêtres derrière,—une profusion, déclarent les demoiselles qui, l'été, en épousèrent les persiennes! Qu'a-t-elle encore? Oh! une gentille petite cour entourée de murs que tapisse la vigne . . . Mais ce qui la rend surtout précieuse ce sont quatorze belles pièces où l'asphyxie n'est plus à redouter.

Entre-t-on au Patronage durant la semaine, l'on s'écrie: "Que de chaises!" Il y en a, certes, beaucoup: autant que de petites filles patronnées, c'est-à-dire cent vingt-cinq. Et si, après avoir approuvé l'aménagement simple, mais convenable, vous passez de pièce en pièce, personne n'aura besoin de dire que le Patronage a été divisé en trois sections: l'on voit tout de suite pour qui sont les petites chaises brunes et les mignonnes berceuses rouges; pour qui l'armoire pleine de jeux: loto, parchési, osselets, dominos; pour qui la bibliothèque qui regorge de livres, et pour qui l'harmonium.

Mais ce n'est pas la semaine qu'il faut venir: la maison semble alors presque rébarbative tant elle est froide et sans vie. Si l'on veut voir le Patronage ce qu'il est, c'est-à-dire "un temple d'innocence et de piété", il faut le visiter le dimanche. Ce n'est plus alors la maison rébarbative. Ce ne sont plus les pièces inanimées car dès une heure et demie, il se fait un véritable envahissement. Plus de cent enfants sont entrées: petites, moyennes et grandes, âgées de trois à quinze ans. Et tout ce petit monde passe, chaque dimanche, la meilleure des après-midi. Il prie un instant pour offrir à Dieu son plaisir; il se place sagement pour l'appel des présences, puis, c'est la débandade!

Ah! si les "pauvres petites filles riches" savaient combien leurs soeurette moins fortunées peuvent s'amuser, comme elles les envieraient! Tant de jolies choses se passent dans les trois pièces qui composent chaque section. Ici, l'imagerie d'Epinal et la Bibliothèque Rose révèlent leurs charnants mystères. Là se racontent des légendes qui font dou-

1) Toutes les citations qui suivent sont extraites d'une brochure: Le Patronage Sainte-Agnès par Germaine Cordon.

ement rêver et, dans l'autre pièce, on s'amuse joliment. Qui ne donnerait dix ans de sa vie pour jouer à ces devinettes qui auraient déconcerté Oedipe mais dans lesquelles triomphent nos fillettes? Qui n'aimerait à jouer à "La chaise musicale", à "La chaise honteuse", à "Pigeon vole, à "Madame demande sa toilette"? Ils sont charmants, ces jeux! La prédilection des fillettes va pourtant à un autre qui s'appelle: "Le p'tit chien de Monsieur le Curé n'aime pas les os!" C'est peut-être parce qu'il est plus difficile que les précédents. Elles ont affaire, pensez-donc, au petit chien le plus capricieux et le plus immortalisé qui soit: son aversion pour les os va à un tel point qu'il ne veut pas entendre parler d'un mets dont le nom contient la lettre "O".. Aussi, quand on dit à une petite fille: "Le p'tit chien de Monsieur le Curé n'aime pas les os: que vais-je lui servir? Si elle vous répond: "Une côtelette, de la confiture, du melon", il y a pour elle des pénitences pires que celles des premiers chrétiens! Elle devra faire sa confession publique ou son testament, ou encore—ô Ciel—apprendre instantanément une récitation, celle-ci, par exemple:

Cocorico marie sa fille,
Grosse et grasse et bien gentille,
Avec un marchand de sabots,
Cocorico! !

ou cette autre:

Bonjour, lundi—et toi, mardi—va dire à mercredi—que nous irons jeudi—chercher vendredi—pour aller samedi—dîner chez dimanche—en cravate blanche!

Ce sont de véritables tours de force. Ils s'accomplissent cependant; mais je dois dire que cela se passe au Patronage, où les petites filles sont fines, très fines et bonnes autant que fines, et charmantes par-dessus tout!

A s'amuser ainsi, le temps vole, vole, vole comme le cœur du Canadien dans la chanson, et le goûter arrive: fruits et bonbons l'été, chaud breuvage l'hiver. Restaurées, les fillettes se sentent capables de tout: voire d'organiser à elles seules un concert, composé comme les plus importants galas, de demoiselles qui chantent ou récitent et qui savent faire, quand on les

applaudit, les plus gracieux saluts. Quatre heures sonnent. C'est l'heure du catéchisme qu'elles savent sacrée. Grandes, moyennes et petites réciteront maintenant une leçon, recevront quelques pieux conseils et prieront encore le Bon Dieu qu'elles croient si loin et dont l'immensité habite pourtant leurs tout petits cœurs!

Là on s'ingénie à tout envelopper de doux plaisir. Le moindre effort a sa récompense immédiate. Jamais un jeu ne se termine sans qu'une belle image soit décernée à la petite gagnante. Des bons points couronnent la politesse et, quand vient la lecture des notes du trimestre, ces points se transforment en jolis cadeaux que Monsieur le Curé remet aux enfants avec d'affectueuses félicitations. Quand à l'assiduité, il y est attaché un privilège très apprécié des fillettes: celui de faire, une fois par mois, le samedi après-midi quelque belle promenade en compagnie d'une de leurs grandes amies. Elles sont charmantes, ces récompenses, mais, dans le ciel des fillettes, ce ne sont que de petites étoiles à côté du flamboyant soleil qu'est le grand pique-nique annuel, et dont l'année entière est illuminée.

Un pique-nique du Patronage, à tout prendre, qu'est-ce?

C'est un grand tramway qui par le plus beau matin de juillet, s'arrête non loin du Patronage et se laisse envahir par cent joies débordantes.

C'est la ville et les faubourgs traversés, les prés longés; c'est le ciel devenu immense et la belle eau qui, peu à peu se laisse apercevoir, toute brillante et bleue!

C'est une grande île, loin, très loin dans le fleuve immense; un bac qui se charge de fillettes un peu tremblantes malgré le grand calme de l'eau. C'est bien cent coups des lourdes rames qui s'abaissent et se relèvent en laissant tomber des chapelets de gouttes claires, toutes pleines d'arcs-en-ciel. Et c'est enfin la grande île découverte: elle a un bois sombre où il doit y avoir beaucoup de fraîcheur et un peu de mystère. Il est loin, le bois; des champs le précèdent et cent fillettes qui ne tremblent plus que de joie vont les traverser ces champs. Une interminable file de petites robes bleues, roses ou blanches ouvre une tranchée dans la blonde avoine ou le blé-noir en

fleurs. Et la troupe ingénue va joyeusement son chemin sans que jamais une tête ne s'abaisse tant sont doux les projectiles du Bon Dieu: le pollen des fleurs ou des papillons blancs!

Un pique-nique du Patronage, ce sont de gros paquets qui s'ouvrent mystérieusement alors que le soleil est très, très haut dans le ciel et l'estomac des petites filles très, très bas. Ce sont des petites dents qui mordent dans les sandwiches en beau pain blanc au milieu duquel quelque chose de rose, un petit peu salé, repose sur quelque chose de vert, tout frisé et d'une fraîcheur! . . .

Oh! les pique-niques, les beaux pique-niques! Les enfants penchées sur un arbre à demi tombé, et qui chantent éperdument! Les têtes brunes, couronnées de fleurs jaunes, et les blondes aux diadèmes de feuilles... Oh! ces rondes sous les arbres! Les sylvains auraient-ils quitté le mystère du grand bois? Non... Ce sont nos petites filles et nous les reconnaissons, bien que la joie ait rendu leurs yeux plus brillants et le soleil, plus roses leurs joues!

Un pique-nique du Patronage, c'est encore la plus jolie des leçons. Plus tard quand ces promenades ne seront plus qu'un souvenir frais et doux pour les fillettes devenues grandes, celles-ci comprendront que rien n'est meilleur qu'une journée passée sous le ciel du Bon Dieu. Et lorsqu'elles seront mamans et qu'elles voudront récompenser des petites filles sages et bonnes comme elles le sont maintenant, au lieu de les faire pâlir dans l'atmosphère viciée des cinémas, elles les emmèneront voir les beaux bois où l'on trouve les boutons d'or qui font de jolies couronnes, et le gazon moelleux sur lequel il fait si bon danser!

Cette année, au si clair midi, a-t-elle un crépuscule avec du rouge et de l'or plein le ciel?... Mais oui! Quand vient Noël, soir de l'année, tout un flamboiement de couleurs égaie les yeux, car le Patronage offre à ses petites filles un arbre de Noël mirifique et quel banquet!! Pendant que j'écris ces lignes, la grande fête se prépare; au numéro 162 de la rue Sainte-Elisabeth, il y a une profusion de jouets, car les paroissiens à qui l'on a fait appel, ont envoyé tout ce qui peut enchanter des fillettes: poupées, jeux, bonbons, livres, mitaines chauds vêtements. Demain, toute ces choses enveloppées de pa-

pier blanc, et nouées de faveurs multicolores, seront amoncelées au pied de trois sapins dont toutes les branches étincelleront. Pour suspendre aux arbres mêmes, les demoiselles du Patronage préparent quelque chose de charmant : des cornets recouverts de papier de soie et qui sont plutôt des fleurs que des cornets—des fleurs comme le bon Dieu a oublié d'en faire! Elles ont double calice: un blanc et un rose, un vert et un jaune, un rouge et un blanc, et dedans, il pousse des bonbons!... Des arbres pleins de fleurs, des fleurs pleines de friandises, quelle petite fille n'en voudrait pas toute une forêt?...

La fillette qui aura vu les beaux sapins tout en-guirlandés et qui, après avoir goûté, partira chargée de cadeaux comme le Père Noël lui-même, n'enviera personne, et lorsque, vers neuf heures, elle posera sur l'oreiller sa petite tête pleine de souvenirs dansants, ce n'est pas elle qui se demandera, comme les gens moroses de notre siècle, si la vie vaut, oui ou non, la peine d'être vécue!...

Tableau charmant! Pour peindre la vie au Patronage de ses petites protégées, Germaine a trouvé sur sa palette des couleurs vives et douces à la fois. On voit, on entend, on comprend les enfants. Elles s'amuse, rient, sautent, vont et viennent. Puis tout à coup, elles font silence, elles écoutent. De leurs yeux elles suivent le geste, le regard, toute l'expressive mimique de l'intéressante conteuse. Germaine s'est assise, en effet. Autour d'elle assises aussi, ou à genoux, ou debout, les petites se sont groupées. Leur naissante intelligence, éveillée et tenue en haleine par l'art de la narratrice, cueille à mesure qu'ils tombent de ses lèvres les mots magiques, fleurs de rêve et de poésie. Et elles vont avec elle aux pays lointains où princes et princesses se rencontrent dans le décor fabuleux des arbres géants, des végétations exubérantes, des fleuves puissants, où les fées traversent l'air, portées par les nuages, sortent des roses aux éclatants pétales, causent avec les oiseaux, se penchent sur les berceaux, sèment les bienfaits ou le mal. L'héroïne connaîtra toutes les épreuves, elle

affrontera tous les périls, elle échappera à tous les dangers. Sur les petites figures tour à tour tendues, attristées, réjouies il est facile de suivre les péripéties de cette vie mouvementée. Les applaudissements qui accueillent la fin du récit disent la satisfaction des bonnes petites âmes quand enfin éclate le triomphal bonheur de la victime longtemps malheureuse. Mais à l'histoire il y a une morale. "Voyez-vous, mes enfants, il ne faut pas, ou, il faut..." Et la leçon sera donnée clairement, fermement, poussée jusque dans la conscience. C'est là qu'elle doit s'enraciner et porter plus tard des fruits de salut.

Et il y a autre chose encore. De fait, il y a tant de choses toujours, des choses nouvelles, pressantes, voire nécessaires! A ces choses il faut songer, à ces choses on a songé.

C'est en vue d'avoir un vestiaire bien fourni, car il y aura toujours des pauvres parmi les petites patronnées—que des soirées de couture ont lieu chaque mardi. Une dizaine de jeunes filles, amies de l'oeuvre, y assistent. Ces couturières ne sont pas des demoiselles ordinaires: elles sont presque des thaumaturges tant elles savent tirer merveille des dons des paroissiens. Elles opèrent la multiplication des vêtements, font du neuf avec du vieux, du joli avec du vilain, tout cela pour ces petites filles que la pauvreté rend distraites au point d'oublier qu'en novembre on ne sort plus en manteau d'été.

Quand vient janvier, par exemple, les miracles n'ont plus leur raison d'être: on travaille alors dans du neuf, car la Première Communion approche! La salle de couture se remplit de nuages blancs, impalpables, qui deviendront de fraîches toilettes de communiantes.

Si l'on vous donnait à deviner où se rendent ces trousseaux, neuf fois sur dix vous nommeriez toutes les rues de la paroisse sans trouver. Ils vont dans des impasses ou des ruelles qui n'ont rien de très engageant par les soirs encore sombres d'avril. Pour arriver chez la petite "préparante", il faut traverser des passages obscurs, entrer dans des cours inconnues

où se trouvent de pauvres maisons qui semblent n'être que des galeries et escaliers délabrés. Rien, heureusement, n'est à craindre dans ces parages: nous sommes parmi ce qu'on appelle familièrement de "bons Canadiens" qui accueillent avec d'honnêtes sourires les amies qui entrent. La petite préparante n'est pas encore couchée; elle attendait sa belle robe. Pendant que sautent les ficelles, elle raconte qu'elle a pris son bain, que sa maman lui a lavé la tête, quelle est toute propre pour le petit Jésus. C'est beau d'être propre et comme ce sera bon d'être belle en l'honneur du Bon Dieu pense la fillette en voyant sortir de la boîte une robe blanche et des dessous de mousseline, un chapeau et un manteau neufs et des bas et des chaussures et des petits gants! Rien n'a été oublié. Le livre de messe et le chapelot sont là, et l'on montre de plus à l'enfant ravie deux enveloppes mystérieuses qui contiennent le complément de ce parfait trousseau: l'image-souvenir et la petite offrande que les communiantes déposent devant Monseigneur, pour les oeuvres diocésaines."

Tout pourtant ne sera pas fait. Hélas, non! tant la tâche est lourde, vaste le champ à cultiver! Quand "vers cinq heures, le dimanche, le silence s'est fait dans la volière chantante, quittée tantôt par cent petits oiseaux," les demoiselles du Patronage se reposent, échangent leurs vues, rêvent à l'avenir. Germaine rêve avec elles, rêve d'action, désir de dévouement plus profond et plus total. Des hauteurs où elle est parvenue à établir sa pensée, elle voit plus loin. Les années passent, les enfants grandissent. Que seront-elles un jour? Apporteront-elles leur concours à cette restauration morale que d'aucuns disent nécessaire comme remède à la décadence des mœurs? Ou bien ajouteront-elles un peu d'influence pernicieuse à ce scandale qui devient plus général, qui menace les familles et la société, après avoir affaibli et désarmé les âmes?—Si l'on comprenait mieux de quel mal nous sommes rongés jusqu'à en être malades, jusqu'à en mourir, des générosités surgiraient de partout pour l'oeuvre à faire. "Mes idées

ne sont pas féministes pour deux sous, écrit Germaine; par contre je suis féminine dans toute l'acception du mot. Il est bien simple le désir qui se cache au fond de mon cœur: je voudrais vivre vieille, très vieille... Et quand mes cheveux blonds seront devenus des cheveux blancs, être celle qu'avec tendresse on appelle bonne maman celle dont l'amour est fait de toutes les indulgences, qui s'incline attendrie vers l'enfant, qui baise avec ferveur les petits pieds que tant dépinges déchireront, et, un jour, la tête blanche qui se penche à la fenêtre et guette, entre deux geraniums, l'arrivée des petits." Rêve d'une âme généreuse. Attendra-t-elle, pour en faire une réalité, que la vieillesse soit venue? Oh non! Et comme elle souffrait quand la maladie la retenait loin des petits! Rien de ce qui les concernait ne la laissait indifférente. Elles ont préparé une petite séance pour novembre. Germaine alors traverse une crise terrible. Elle est au lit et peut à peine parler. Mais elle peut écrire:

"Le Ranz des Vaches, si mes vœux portent bonheur, sera joli. Vivent les chrysanthèmes et les petits papiers! Que diriez-vous d'un petit bout d'estrade dans la salle du thé et d'un chant de bienvenue aux dames sur l'air de: Sur la route verdoyante? Les enfants apprendront cela très vite. J'ai peur de ne pouvoir pas parler d'ici là."

Et toujours spirituelle elle ajoute:

"Quelqu'une devrait se dévouer et porter un cilice pour moi. Ou bien coucher sur la cendre non loin de la fournaise. Jeanne est une bien bonne personne, capable de ce geste. Blanche pourrait bien promettre d'aller à Lourdes, en quête de son voyage. Elle n'accepterait pas plus d'un sou à chaque porte. Faites quelque chose je vous en prie."

Lorsqu'arrive l'euchre-avalanche, une des fêtes annuelles du Patronage où les invités apportent en place d'argent des jouets pour les enfants, elle donne ses instructions, elle envoie ses listes, elle réclame des attentions pour ses invitées, elle fait parvenir un prix

pour les gagnants aux cartes. Elle pense aussi au banquet de Noël qui s'annonce.

“Ne croyez-vous pas qu'il serait bon d'avoir des boîtes de ferblanc ou des bocaux pour les bonbons “clairs”? Une bouillie est à craindre d'ici Noël. Toutefois les “bonshommes” en sucre rouge se conservent bien dans leur papier huilé.”

A Kermaria, de petites orphelins, sept en tout, sont allées à l'automne. Germaine les a trouvées encore là lorsque'elle y est arrivée en mars 1922. Elle y est venue très malade mais pleine d'espoir pour le succès de l'oeuvre qui lui reste chère:

“Si je reviens à la santé, j'ai, pour le Patronage, un projet qui remplirait peut-être cette mission... un moyen d'occuper une de ses compagnes.—

“Si notre Père ne crie pas à la folie je vous ferai . . . des ouvertures.”

Elle continue:

“Pour changer, nos filles font de la varicelle, ce qu'on appelle picote volante. Laura a été fiévreuse trente-six heures, hideuse plus longtemps encore. La Directrice est persuadée que ces boutons viennent de ce que, dimanche, ces avale-royaumes ont dévoré des samares de platane, mais picoti-picota, tout indique non une indigestion, non un empoisonnement, mais une maladie d'enfant, bien évidente.”

Et encore, toujours au sujet des petites:

“Quatre des enfants doivent être traitées d'heure en heure “à la moutarde.” Le premier jour fut plaisant. Il s'agissait que cette moutarde ne montât au nez de personne. Pour bien disposer les “patientes”, nous dîmes: Nous allons jouer à un beau jeu... Quand vous aurez sur la poitrine cette belle mouche, vous direz comme combien de maringouins elle pique.—Yvette, peu versée en chiffres, s'en tenait toujours à trois maringouins. Chez Madeleine, on enregistra jusqu'à 2,500. Ce que c'est tout de même qu'un état d'esprit . . . Le lendemain, pendant

que les maringouins y allaient de tout coeur, les enfants chantaient: O Mère, dont le coeur déborde."

"Ce traitement semble avoir enrayé les coqueluches débutantes. Mais celle d'Henriette croît et embellit. Le médecin dit que l'enfant a le poumon droit malade. Ajoutez à cela une oreille extrêmement infectieuse, un gosier défectueux, la coqueluche se greffant là-dessus. Rien d'étonnant à ce que le médecin dise que la tuberculose est à craindre.

"Le bon sens enseigne que la campagne est tout indiquée en pareil cas. Mais que penser du contact d'Henriette avec le frère oisillon qui est Yvette? Et l'air pur n'est pas tout. Une enfant aussi ravagée devrait vivre de viandes saignantes, d'ocufs et de lait, avec en plus une médication récalcifiante. Quand vous ouvrirez la villa Saint-Hilaire, il serait bien sage de réserver une pièce pour isoler immédiatement la première enfant malade.

"Songeant à la colonie de vacances, si j'avais une opinion à exprimer, je demanderais deux groupes de 20, séparés par un repos de deux ou trois jours pour permettre de remettre tout en ordre.—Quant à la literie soldatesque, les maladies ne sont-elles pas sérieusement à craindre? En faisant le réglément, rien ne serait plus opportun que d'indiquer que le lever et le coucher se font en silence. Z. perd trois fois moins de temps depuis cette innovation.

"Si une fortune me tombait tout à coup, je rêverais d'un stage à l'Hôpital Sainte-Justine. Se charger d'enfants, c'est bien beau; mais l'expérience de Ker-Maria a démontré qu'il y aura toujours des malades parmi elles, et qu'il est bon en pareil cas d'être un peu éclairé!"

Le printemps ramena la santé et les enfants purent jouir alors de tous les avantages de leur séjour à la campagne. Un évènement d'un charme pur en marqua la fin: la première communion d'Henriette. Une autre, en hiver, a déjà eu cette faveur. Pour celle-ci malade à cette époque, il a fallu attendre. Le moment est venu. On a préparé la petite âme, éclairé l'intelligence, enseigné les vérités nécessaires. La toilette blanche est prête. Ce matin-là est radieux, pur et doux. Sur le trottoir séché, le long des champs qui verdoient, con-

duite par "Mademoiselle", Henriette gagne l'église, pas loin. Elle prie, se recueille, tremble un peu. Elle s'avance vers l'autel, communique, revient trouver sa protectrice pour remercier Dieu avec elle, à ses côtés. Ce sera tantôt la fête familiale, le petit banquet, le beau gâteau, les modestes cadeaux. Ce sera surtout la joie sereine et expansive, d'une âme visitée par Dieu au matin de la vie et enrichie par lui d'inénarrables dons.

Germaine est là, immobile sur sa chaise-longue, malade, sans force. Mais toute cette allégresse l'émeut, toute cette pureté l'embaume, tant ce printemps fait chanter l'espoir dans son cœur.

Qu'elle profite de ce jour, qu'elle en jouisse ! C'est le dernier. Les petites s'en vont. Elle ne les reverra plus. Elles auront traversé son ciel comme des oiseaux de mélodie et de beauté et se seront dispersées à tous les horizons. Souvent le regard mélancolique les cherchera sans pouvoir ne les retrouver plus jamais.

Mais, courage, Germaine ! Dieu reste et Dieu est bon. Kermaria ne sera pas désert. Voici les compagnes des bons et des mauvais jours, voici les amies fidèles, les soeurs tant aimées !



CHAPITRE IV

LES AMIES

Toutes vers des rives lointaines,
Traversant les monts et les plaines,
Délaissant le monde et ses chaînes,
Allons où fleurit le printemps!
Là rions des soucis moroses!
Oubliant les gens et les choses
Nous sommes au pays des roses,
Et toutes nous avons vingt ans!

Et la voilà qui mène la ronde, sans grand tapage, sans cris assourdissants, sans rien de vulgaire dans la tenue. De cela elle n'a aucun désir, aucune idée et d'ailleurs à quoi bon?—Mais avec vivacité, avec entrain, avec une joie qui doucement se communique, passe de son âme en d'autres âmes, comme une liqueur de choix d'un flacon de cristal dans les verres qui l'entourent.

Elles sont venues de loin, de près, ses amis chères, ses soeurs. Elles sont nombreuses, variées de traits, d'allure, de caractère. Elles sont petites ou grandes, blondes ou brunes, ardentes ou timides. Qu'importe? Elles entrent en danse, elles se laissent conduire, entourer, soulever par le rythme léger d'une gaieté qui calme, détend, repose sans effaroucher jamais, effrayer moins encore et troubler. C'est vraiment le printemps sous un ciel que des nuages blancs traversent en flottilles vaporeuses, au sein d'une nature que le royal ami, le soleil, réchauffe, ranime et féconde.

Ah! les bonnes heures passées ensemble! Lorsque, de loin, le sol soulevé dressait les premiers contreforts des Laurentides, c'était déjà la joie. Juillet était alors commencé. Et les harmonies des couleurs, des parfums, des chants emplissaient l'air. Le repos avait été long-

temps attendu, désiré. Il s'offrait enfin. La voiture, pleine des travailleuses en possession de la réconfortante liberté, gravissait lentement la côte après avoir traversé le pont de Lois branlant aux cloisons trouées par la violence du vent. Le soir venait. Les ombres des arbres s'allongeaient sur le chemin et sur les champs. Mais les refrains joyeux dissipaient le silence profond. Ils disaient la satisfaction, l'allégresse des âmes. Ils redoublaient quand le cocher, tournant à droite, lançait ses chevaux à toute vitesse vers la blanche maison qui surgissait tout à coup de la verdure des saules et des érables. Clairevue!

Au penchant de la côte où l'eau du ciel dévale
Creusant de ravins noirs le chemin jaune et dur,
La villa du Foyer se dresse sans rivale
Dans son cadre enchanteur fait de grâce et d'azur.

C'est charmant. Devant nous les montagnes
Élèvent dans l'air pur leurs faites violets;
Leurs versants bleus ou verts sont des robes de
Qu'argentent les torrents de leurs neigeux reflets.

Sous le rideau flottant de l'arbre qui s'incline
La rivière tout près fredonne sa chanson.
Le nuage s'y mire et son aile opaline
Moire l'onde où le vent met un léger frisson.

Là-bas sur les coteaux baignés de paix profonde
La route étend son sable ourlé de gazons verts;
Ses méandres dorés vont dans la clarté blonde
Des vallons obscurcis aux sommets découverts.

Les champs des alentours pleins de parfums
Se couvrent lentement de leurs jaunes moissons;
De partout l'on entend monter, appels mystiques,
Les gais chants des oiseaux nichés dans les buissons.

(1)

C'est à Clairevue que Germaine rencontre ses amies, qu'elle jouit de leur présence, qu'elle partage leur vie, qu'elle se mêle à leurs conversations, qu'elle épanche parfois, pas souvent et pas beaucoup, mais quelquefois et un peu, son cœur si vite rempli d'émotions. Avec elles c'est la promenade sur les routes caillouteuses ou ensablées; l'arrêt à l'ombre d'un arbre touffu sur une éminence d'où le pays s'étend devant soi à perte de vue et près de laquelle, comme un ruban d'argent, la rivière reluit à travers le rideau mouvant des saules. On cueille en marchant les fleurs agrestes et simples, délicatement nuancées et sentant bon. Ou bien on s'assied, le pied lassé, auprès d'un ruisseau qui écume contre les roches et, paresseusement on écoute le vent qui passe, on regarde le panache de fumée d'un train qui apparaît et disparaît tour à tour derrière les replis du terrain. Ou bien encore on pénètre dans le bois où le chêne tord ses bras énormes, où le bouleau agite sa verdure chantante, où l'érable dresse son tronc rugueux. Mais voici mieux encore. Le soir est venu, Amies, asseyons-nous, nos chaises rapprochées et nos cœurs à l'unisson! Dans le grand silence qui plane sur les choses endormies, sous la blanche clarté de la lune ou le pâle rayonnement des étoiles, racontons-nous notre journée! L'air est si doux, le ciel si pur, le calme si profond! Les heures qui passent au fond du firmament bleu versent en nos âmes des trésors de joie et de paix, la joie et la paix de la famille et du foyer.

A cette villa de repos et de fraternelle affection Germaine pouvait bien dire :

Je t'aime, ô ma villa, quand le matin sonore
Egrène sur ton toit ses sons clairs d'angelus;
Quand des feux du soleil l'horizon se colore
Et de la vie à tout ramène le reflux.

Je t'aime quand midi se traîne monotone
Sur les champs assoupis et sur ton seuil lassé,
Alors que toute force insouciant, atone,
S'arrête comme un être impuissant et blessé.

Je t'aime, au soir venu, quand des nuits le mystère
 Éteint des couchants d'or la dernière clarté,
 Quand l'étoile paraît, que, blanche et solitaire,
 La lune, au front du ciel, découvre sa beauté.

Je t'aime. De tes monts j'aime la paix céleste,
 J'aime tes horizons, ton ciel, ton bois, tes prés.
 J'ai connu ton silence où Dieu se manifeste
 Et j'en garde à jamais des souvenirs sacrés.⁽¹⁾

Après Sainte-Adèle, Kermaria. Vous quittez Montréal, par le Boulevard Gouin, si vous voulez. Si vous l'aimez mieux, traversez la Ville-Modèle, Saint-Laurent, Cartierville. Vous tournez à l'ouest. Vous longez la rivière. La route est bien entretenue, ombragée et fraîche à souhait en été. A droite, presque tout le temps, vous apercevez les flots verts ou bleus, selon l'heure du jour et la position du soleil, que roule la rivière des Prairies vers le fleuve immense. A gauche, ce sont des champs. L'avoine, l'orge, le blé, le foin y poussent. Le vent vous en apporte les pénétrantes senteurs. Des maisons modestes mais qu'on devine confortables mêlent leur blancheur au vert des pelouses et des feuillages. Et dans la paix sereine montent, étrangement sonores, les cris des enfants et les aboiements des chiens de ferme. Suivez toujours. Dépassez Saraguay, entrez dans Ste-Geneviève. Voici l'église, voici le couvent. Quelques tours de roues encore. C'est ici.

"J'habite Kermaria (en breton: maison de Marie) C'est une maison de repos que nous, jeunes filles capitalistes avons achetée. Nous y venons par groupes de trois ou quatre. La plus habile fait la popote, la moins finette dispose les fleurs dans les pièces et tout le monde s'entend... Notre maison toute blanche a, devant, un jardin de grand seigneur, pelouses ratissées, massifs de fleurs, allées de peupliers. Derrière, des pelouses encore, des pommiers, des pruniers, un jardin potager.

(1) H. G.

Le tout se termine par une terrasse que baigne la rivière."

Sur cette terrasse, à l'ombre des arbres, une table ronde se trouve et des chaises tout autour. On s'assied là, aux heures chaudes de l'après-midi. On est allé le matin à la messe, puis, après le déjeuner et le petit ménage, on est parti en excursion du côté de Sainte-Anne ou de Montréal ou de l'Île Bizard. Maintenant le soleil est brûlant, l'ombre est rare. C'est le temps de se reposer, de coudre un peu, de lire, de jaser surtout. On suivra sur le gazon le jeu de la lumière à travers les branches, les changements des formes et des couleurs, des clartés et des ombres. Ou bien c'est Adélard que l'on regarde travailler. Travailler, que voilà bien un mot charitable! "Un quart d'heure d'extase suit chaque coup de pioche. Le guet d'une hirondelle précède chaque pelletée. Contemplatif incompris!" Et l'on rappelle les courses du colporteur fourvoyé dans l'agriculture: "Adélard fait du commerce intense. Mais que d'épreuves l'assaillent! Au moment de ses fugues mercantiles une directrice perverse trouve une tâche à glisser entre les roues. Vous vous imaginez les rires étouffés!"

Dans les loisirs prolongés, les conversations amorcées au repas, reprises sur la route, poursuivies à l'ombre des arbres où l'on s'est assis pour le repos nécessaire, sont parfois sérieuses. Les questions de vocation, d'avenir, d'oeuvres sociales y sont traitées gravement. Germaine émet ses idées. Elle a des vues claires, des aperçus judicieux. Et pour les exposer les mots justes ne lui font pas certes défaut. Le mot faconde serait ici déplacé, celui de bagout plus encore. Car elle n'a rien d'un charlatan. Mais la verve est abondante, le trait est rapide et sûr, bien qu'enrubanné du sourire des lèvres et des yeux. Et les heures passent ainsi joyeuses et douces.

Comme au Patronage d'ailleurs. C'est le mardi

qu'on aime à se réunir là. Et c'est pour souper. La tradition s'est peu à peu établie. On vient fidèlement. Chacune apporte sa part du petit festin. Celle-ci des oeufs, celle-là des légumes. L'une s'est procuré du pain, du beurre, du thé; l'autre a acheté des gâteaux ou des fruits. Dès cinq heures celles que le travail de bureau ne retient plus arrivent. Le poêle s'allume, le repas se prépare, la table est mise. Autour de cette table elles seront tantôt six, huit, dix parfois. Et c'est la franche gaieté. Ce sont les rires qui fusent, les traits qui parlent, les plaisanteries qui jaillissent dans un pêle-mêle de voix confondues. Ici et là l'apaisement. La parole devient plus lente, plus basse, plus rare, imprégnée parfois de mélancolie. Car il y a toujours dans la vie des sujets de peine, de crainte, de regret; il y a toujours des espoirs, des rêves, des projets, voire des chimères; il y a toujours des difficultés, des problèmes, des énigmes. Germaine s'intéressait à tout. Elle, si peu soucieuse de sa toilette, questionnait volontiers sur la mode. Elle se faisait renseigner sur son évolution, ses fantaisies, ses exigences. Elle demandait aussi des recettes de cuisine, elle réclamait des leçons de couture.

Cet intérêt, elle continuait de le porter à celles qu'elle aimait. "Ne me dites pas que vous n'avez pas de vacances, écrit-elle à celle-ci. Je ne puis songer à une année qui se passe sans la détente procurée par une quinzaine "au vert"... Et à une autre qui vient de perdre sa mère: "Au moment où la plus cruelle des épreuves vous afflige, je viens vous dire ces paroles sympathiques et affectueuses qui réconfortent le coeur si elles ne le guérissent pas. Avec S. hier nous avons parlé de cette douce vie intime que vous meniez à deux, vie que je connais moi-même et qui me fait supporter l'insupportable... Voulez-vous, avec moi, vous laisser consoler un peu par ces beaux souvenirs que laissent ceux qui ont tout fait notre bonheur? Il y a là toute une source d'apaisement."

Et au hasard maintenant. Dans la correspondance, vrai par terre, les sentiments délicats se multiplient. Ce sont des fleurs qui embaument. Aucune des circonstances un peu importantes n'est oubliée : fête patronale, anniversaire de naissance, maladie, souhaits de nouvelle année, vacances, remerciements pour cadeaux. Voici d'ailleurs toute une gerbe.

“Que vous dire de votre bel envoi ? J'en suis à la fois confuse et ravie. J'ai quinze ans. Je suis une petite fille joyeuse. Tout est rose et beau et bon...”

Elle vient de recevoir un fichu en laine, fait par une amie : “S. qui a assisté au déballage de la rose merveille a dû vous dire ma surprise émue. Je ne suis pas sûre, cependant, qu'elle ait saisi combien profondément j'étais atteinte. C'est trop, beaucoup trop. Bien des fois, depuis des semaines, la voix intérieure me dit qu'il est temps de guérir, qu'on ne s'impose pas ainsi, mois après mois, même à la plus généreuse des sympathies. Mais pudeur, confusion, scrupules sont pauvres remèdes, impuissants guérisseurs, et il fallait, je crois, à mes épaules, la caresse d'un “nuage” rose pour qu'elles sentissent partir le dernier frisson... Avec tout cela comment voulez-vous que je prenne de l'embonpoint ? Je me surmène à prier pour “mon monde,” et impossible de me retenir. C'est la seule manière dont je puisse reconnaître les bontés qui me sont faites.”

Alors qu'elle est clouée, immobile et souffrante, et cela depuis bien des mois, sur son lit de malade, elle reçoit un jour, à la veille de Noël, une boîte énorme. Il y a là des choses charmantes, celles que trouve, qu'invente, qu'imagine l'amitié fidèle, attentive, désireuse de faire plaisir, d'aider, de soulager : un arbre de Noël, dans sa terre et son pot de grès, et attachés à ses branches toutes fleuries de rubans multicolores, des boîtes de chocolats, des bouteilles de parfum, des articles de toilette et de couture. Elle regarde extasiée et jusque tard dans la nuit elle dépaquète, elle admire, elle sourit,

elle trouve fines et charmantes ses amies qui pensent ainsi à elle et essaient de bercer et d'endormir ses douleurs. Puis elle écrit : "La jolie boîte aux merveilles m'a fait passer de ces moments que l'on voudrait prolonger à l'infini. Tout était si bien choisi pour me plaire. J'ai été transportée simplement au troisième ciel. C'est un bien beau lieu. Alors que sur la terre la croix paraît sombre et rugueuse, là elle se révèle blanche et douce comme la neige et l'or le plus fin y rayonne."

La maladie qui souvent la menaçait et devait finir par l'atteindre et la terrasser, la rendait sensible au mal d'autrui.

Elle le disait à une de ses amies :

"Je suis désolée de vous savoir malade. On dirait vraiment que l'épreuve fait le tour de notre petit cercle. Aujourd'hui, vous me fournissez l'occasion de mettre en pratique une belle méditation que j'ai faite l'autre jour et qui avait pour titre : "L'âme charitable s'occupe des malades." Et je me la rappelle pour vous dire ce que saint François de Sales écrivait à une de ses filles : "Tant que je vous saurai affligée dans le lit, je vous porterai une révérence particulière et un honneur extraordinaire!" Sentez-vous quel grand personnage la grippe vous à rendue? Si vous partagez mes goûts, vous préféreriez, je m'imagine, un peu moins d'honneur et un lundi de Pâques un peu plus réjouissant. Je commence à craindre que J. ne mange ses chocolats toute seule. Je manque moi-même à son alléchant appel, car ma soeur d'Ottawa passe ses vacances de Pâques avec nous et je ne puis lui soustraire mon seul congé. J'espère qu'on ne me dira pas que pour moi J. a dédaigné des "hard centres"; j'en serais inconsolable."

"Pensez à moi, ces jours-ci, car je dois me faire extraire une molaire monumentale. Je me suis rendue chez le dentiste le Vendredi-Saint, pensant que ce jour-là m'inspirerait la force d'ouvrir la bouche bravement,

mais le docteur ayant trouvé trop d'inflammation, a remis à quelques jours sa "boucherie." J'ai grand peur que le temps pascal ne m'inspire pas une énergie exagérée. Il ne me déplairait cependant pas de fournir à mes amies l'occasion de me porter "une révérence extraordinaire."

"Guérissez-vous. Je veux vous trouver bien rétablie à notre prochain jeudi. J'espère que J. emportera notre part de chocolats qui nous manque aujourd'hui. Si ma molaire est partie, je vous laisserai les "hard centres" comme à une bonne petite amie."

Et à une autre: Vision fugitive! Vous n'avez fait, l'autre jour, que passer. Mais quelle fête! Quel Pentecôte!⁽¹⁾ Qui l'oubliera jamais? Je vous ai trouvées les unes et les autres, légèrement pâlies. J'en ai accusé le déménagement, l'aménagement, les premières chaleurs. Que viennent au plus tôt les vacances, le repos, l'ensoleillement!" Et reconnaissante elle écrit: "S. m'a fait passer un charmant triduum. Avec une générosité sans pareille elle a assumé les fonctions de maman, que je ne pourrai d'ici longtemps qu'admirer. Bourrelée de remords de m'avoir fait rire elle a pris l'autobus, ne sachant pas, filante étoile, combien d'affections la suivaient. Z. ... la très bonne est revenue; je lui ai dit mes petits progrès, en échange des nouvelles au parfum de roses et de lys, qu'elle m'apportait."

Ce qui marque, on le voit, les lettres de Germaine à ses amies, c'est l'abandon, la simplicité, la tendresse. Elle y ajoute assez souvent un trait de cette spontanéité un peu caustique dont il lui était difficile de se défaire complètement.

Elle appelle une de ses correspondantes: "Domination." De ce mot elle lui fournit l'explication: Je me rappelle avec quelle détresse vous m'avez demandé l'explication de ce beau qualificatif dont je vous ai

(1) 4 juin 1922

baptisée. Avec deux sous de mémoire vous vous rappelleriez qu'un jour j'ai dit à X devant vous que je vous considérais comme un ange mais du choeur des dominations. Chère amie, il vous reste encore, je l'espère, bon nombre d'années à vivre, de quoi donc parvenir jusqu'au choeur séraphique..." Et une autre fois "Salut, R. S. Sainte-Sollicitude qui voulez tant de bien à l'oiseau exilé. Mais n'exagérez pas vos soucis d'amie. Celui que nos agapes dominicales provoqua est sans fondement. Pourquoi, Madame, êtes-vous venue par temps si douteux que le chef du Ritz douta même de vous? Un autre dimanche vous eussiez vu que Monsieur Boeuf est quatre fois plus à l'honneur que son confrère plus replet. Mais il faut varier et le choix, ici est rare. Arrêtez, arrêtez plutôt l'excès des générosités. Alors que le mal veut faire trêve, ne me faites pas mourir de confusion."

Il convient de ne pas citer davantage. Aussi bien les lettres, très nombreuses se ressemblent-elles un peu. Toute une âme s'y révèle, une âme certes peu ordinaire. C'est dans cette âme que les amies ont trouvé l'affection qui ne s'est jamais démentie et qu'une volonté tenace et profondément chrétienne a faite attentive, dévouée, délicate et persévérante. Laquelle, parmi ses nombreuses amies, Germaine aimait-elle davantage? Il serait difficile de le dire. A chacune elle parlait, elle écrivait avec tant d'affection! Chacune avait ainsi l'impression que c'était elle-même, la plus aimée. C'était bien cela. Au moment où Germaine abordait une de ses amies, elle se donnait tellement à elle, avec l'idée et l'espoir de lui faire du bien, que toutes les autres s'évanouissaient de sa pensée.

C'est donc très haut qu'elle avait porté ce sentiment de l'amitié. Semblable à l'eau qui se purifie à travers la couche de sable qu'elle traverse, le sentiment qui l'unissait à ses compagnes, devenait en entrant dans son coeur, plus noble et plus pur. Il l'élevait, elle, il élevait les autres à des hauteurs souvent insoupçonnées.

De ce sommet les regards portaient plus loin. Les horizons agrandis ouvraient un champ immense aux vastes désirs, aux saintes espérances, aux méritoires ambitions.

Ainsi s'explique le souvenir que gardent soigneusement toutes celles qui ont connu Germaine et joui de son amitié. Elles la revoient encore, elles l'entendent toujours. Elles disent souvent : si elle était ici ! Aux heures de mélancolie leur pensée s'arrête parfois sur ce problème mystérieux qui est la vie. Une immense mer s'étend devant leur imagination. Il y a là de modestes barques en même temps que des vaisseaux de haut bord. C'est l'enchevêtrement, le choc, la mêlée, le naufrage souvent. Mais voici que le regard bientôt distingue, mouette au ras des flots, une nacelle blanche, légère, ailée. Elle semble voler au-dessus de la vague que le vent soulève et sûre d'elle-même, docile à la volonté qui la guide, tendre vers le rivage. C'est l'âme de Germaine. Elle continue d'entraîner dans son sillage, où s'irise la neigeuse écume, loin des récifs et vers le port, les âmes tant aimées de ses soeurs.



CHAPITRE V

LA CROIX

La maladie qui mit un terme à la vie de Germaine fut longue et douloureuse. Vers la fin de septembre 1921 elle prenait le lit. Avec des alternatives de mieux et de pire le mal devait graduellement épuiser les ressources physiques. En février 1924 il était décidément vainqueur. La lutte s'était prolongée pendant vingt-huit mois. Ce fut la période des souffrances expiatoires et méritoires, celle de la victime sur la croix.

"Mon cas est très sérieux," écrivait la malade dès le commencement d'octobre. "Tout allant bien je devrai subir quatre années de soins médicaux intenses et un an de repos complet." Et bientôt elle demande des prières. "Veillez prier pour un pauvre brin d'herbe que le premier froid a malmené. S'il n'avait eu au coeur plus de trente grandes amours il aurait péri du coup. Quelle bonne chose que d'avoir de quoi se réchauffer!"

Cette visite de la douleur l'émeut et la trouble un peu. Elle sent que sa soumission à la volonté divine n'est pas assez complète. "A cause de mon bonheur trop parfait Dieu m'envoie l'épreuve. Et j'ai le front de le braver ne songeant pas, comme Noémie jadis bienheureuse, à m'appeler Mara aux jours d'amertume."

L'étonnement mêlé d'angoisse s'expliquait. Rarement jusqu'alors Germaine avait-elle été malade, du moins au point d'être immobilisée longtemps à la maison. Des rhumes l'arrêtaient quelquefois mais sans gravité et sans durée. Elle reprenait bien vite son travail, et le malaise ne semblait pas laisser de traces dans son organisme. Sa soeur cadette, Yvonne, longtemps alitée, s'était doucement éteinte. La tuberculose avait peu à peu miné sa frêle constitution. Elle

s'en était allée à Dieu le 27 juin 1911, âme pleine de candeur que le souffle du mal n'avait pas encore scuellée et dont le naïf et confiant abandon avait charmé ceux qui avaient pris soin d'elle. Il y avait peut-être là pour Germaine matière à réflexion. Mais, non, l'idée ne lui vint pas qu'un jour ce pourrait être son tour. Ou si cette idée lui vint, elle ne fit qu'effleurer son âme. D'ailleurs que craindrait-elle? Son corps, frêle sans doute, est souple, nerveux, résistant à la fatigue. Et tout est tellement vivant chez elle, dans sa démarche, dans ses yeux où brillent et s'éteignent tour à tour les reflets de sa pensée. Aussi ce malaise, ce ne sera rien. Rien non plus cette grippe. Pas davantage cette lassitude qui endort et paralyse. Ah! Germaine, vous avez tort de ne pas vous alarmer, un peu du moins. Le mal rôde autour de vous. Il va entrer, il entre déjà et s'installe chez vous. C'est fait. Il ne s'en ira plus jamais. Comme ces insectes minuscules qui rongent et détruisent et que les yeux ne distinguent pas toujours il va, sans répit et sans trêve, vous vider de force et de vie.

En novembre il y a légère amélioration. Comme elle en est heureuse! "Pour la première fois, annonce-t-elle à une amie, depuis le 20 septembre, je vais assister à la messe. C'est le commencement des consolations." Hélas! le mieux n'est que de quelques semaines. Du 12 au 27 décembre c'est la crise aigue, les hémorragies qui se succèdent. Plus de voix, de force, une respiration haletante, l'immobilité absolue. Elle ne peut recevoir personne. Dans la chambre où la fenêtre ouverte laisse entrer l'air froid et pur du dehors elle voit lentement passer les heures, le jour grandir et diminuer sur le mur en face d'elle, la nuit étendre puis replier son voile épais. Il y a alors une accalmie. Janvier s'en va lentement, février plus lentement encore. Un peu, pas beaucoup, les forces reviennent. Des amies arrivent jusqu'auprès d'elle. Elle est aimable, enjouée, elle fait des rêves d'avenir. Et voici le dernier: Si elle

allait à Kermaria! Pourquoi pas? La maison est restée ouverte tout l'hiver et la dévouée directrice va la recevoir avec tant de bonté! De plus, et il faut bien y penser, on déménage au printemps. Comment traverser indemne ces tracas et ces fatigues? Puis voici que de toutes parts arrivent les pressantes invitations.

Ce sera si beau, bientôt! Songez donc, Germaine, la rivière dégagée de son enveloppe de glace, s'étalant au soleil dans sa grâce jeune et fraîche, les arbres se couvrant de verdure et se peuplant d'oiseaux, les pelouses et les plates-bandes reprenant vie. Et vous dans ce décor, dans cette force, cette lumière, ces fleurs! Ah! laissez-vous tenter, emporter. Nous allons faire douce la voiture, attentif le chauffeur. Vous ne serez pas secouée mais portée plutôt comme une enfant dans des bras maternels.

C'est ce qui arriva et le 20 mars après un voyage qui se fit sans heurt et sans incident, Germaine s'installait à Kermaria.

Ce n'était pas encore la belle saison. C'en était la promesse et l'annonce. Et le soleil qui montait plus haut, le ciel qui se faisait plus pur, l'air qui devenait plus doux, la neige qui avait abandonné les routes et commençait à fondre sous les basses branches des arbres s'unissaient dans un mélodieux concert. Ils chantaient la vie nouvelle, la vie dont les millénaires où le monde a vieilli, n'ont pourtant jamais pu diminuer le charme captivant.

Dans une encoignure de la véranda, au sud, Germaine avait élu domicile. Elle y passait la journée. Les arbres dépouillés laissaient arriver jusqu'à elle la chaleur et l'éclat des rayons solaires. Elle y avait apporté ses livres, son chapelet. Elle y priait, lisait, mangeait, causait un peu. Et la journée passait, et d'autres journées passaient de même. Elle arriva ainsi jusqu'à la fin d'octobre. Non sans encombre. Rester assise lui devint impossible et elle dut s'aliter.

Un moment elle pensa à la mort. De fait sa faiblesse était grande et un accident était à craindre. Un accident! C'est le mot qu'on se chuchotte aux oreilles, pas loin des malades dont on attend ou dont on craint la fin. C'est le mot qu'ils entendent plus ou moins distinctement ou qu'ils devinent sur nos lèvres, dans nos yeux, dans le tremblement de nos mains.

Germaine redouta cet accident. Elle allait mourir! Pas loin, à l'ombre de l'église de Sainte-Geneviève qu'elle aimait déjà, elle reposerait de son dernier sommeil. Le Père, son Père, qui va partir pour l'Europe et qu'elle sera sept longues semaines sans revoir, va lui donner l'Extrême-Onction. C'est un après-midi de juin. Le jour est lumineux et pur. Tout est silence autour de la maison. A travers les fenêtres ouvertes le vent apporte du jardin le parfum des fleurs. Prostrées dans leur douleur les amies balbutient des prières ou sanglotent douloureusement. Très calme Germaine suit les cérémonies, répond au prêtre, baise le crucifix, fait son abandon total à la volonté de Dieu. Puis, le sacrement reçu, elle dit sa joie, sa confiance. Les rites saints ont ravivé sa piété. Elle les a trouvés consolants et beaux. Le Père peut partir. Il part et il revient. Germaine est vivante encore. Elle continuera de vivre à Kermaria jusqu'au milieu de l'automne.

De là elle retournera chez sa mère pour y finir l'année 1922, y passer l'année 1923, Ce n'est qu'en février de l'année suivante qu'après de longues et pénibles souffrances, elle expirera.

Le moment est venu de justifier le mot sous lequel je suis en train de rassembler ces souvenirs: la croix. C'est elle qui les marque, en effet, elle qui en fait le prix.

Rencontre étrange au moins que celle de la jeunesse avec la douleur et avec la mort! Elle n'y songe pas. Loin de là. Ce à quoi elle songe, c'est la vie, l'activité, le don de son cœur, l'emploi de son esprit. Et les plans s'élaborent, les rêves sont caressés, les

espoirs vont devenir des réalités. Et voici que tout ceci en une nuit de tempête s'ébranle, s'éroule, devient sans forme et sans nom dans la poussière quand ce n'est pas dans le sang. Comment expliquer cette misère ? Humainement ce n'est pas possible. Dieu lui-même fournit la vraie, la lumineuse, la triomphale explication.

La croix tout d'abord, c'est lui. C'est sa croix, celle sur laquelle il a souffert et il est mort, qui ne se sépare plus de lui. Il l'a dressée au-dessus des temps et de l'humanité, comme le rappel du péché et de son expiation. Bien mieux encore : il a marqué de son signe sacré la voie royale où il pousse les âmes qu'il veut libérer, purifier, élever, transformer, porter bien haut dans la lumière, l'amour, la paix jusqu'à la transfiguration et à la gloire.

A noter encore : En général il n'entre pas avec l'instrument de son supplice brusquement dans la vie. Il prépare son arrivée. Il frappe un coup puis il attend. Il laisse passer l'étonnement douloureux du regard arrêté pour la première fois sur sa figure ravagée par la haine des hommes, repoussante sous sa couche de crachats, de sueurs, de plaies saignantes. Il revient ensuite. Il est plus près. On le voit mieux. Et déjà s'aperçoit l'amour de ses yeux divins. C'est le commencement de la conquête, qui ira s'affermissant jusqu'au jour où l'aigle puissant fondra sur sa proie soumise et abandonnée sans résistance et l'emportera d'un coup d'aile jusqu'à son aire éternelle.

Je viens de dire en quelques lignes ce que j'ai vu se passer pour Germaine, alors que j'analysais bien mieux qu'elle encore,—mais est-ce bien certain?— les états d'âme par lesquels elle a successivement passé. Ce fut d'abord comme quelque chose d'étranger qui entra dans sa vie, puis elle lui fit place, puis elle l'aima. Doucement, sans en parler jamais, elle palpa de ses doigts tremblants cette croix qui lui était montrée, puis elle

s'y étendit, elle s'y adapta, elle accepta d'y être clouée et d'y mourir.

Qui donc aurait suivi les phases successives et les évolutions de son sentiment, sur ces traits, ou rien tout d'abord ne semblait pouvoir se lire ? Elle était toujours si aimable et si bonne ! Ses amies la visitaient. Leur visite lui était une fête, elle s'informait de tout. Elle vivait dans leur petit cercle intime ou au Patronage. Et elle écrivait. Elle écrivait pour remercier, pour souhaiter un anniversaire de naissance, pour consoler une peine. L'écriture est ferme, longue, nette. Je note une seule lettre où la main a tremblée et les caractères sont mal formés.

Pour ses parents elle est d'une égale bonté, je devrais dire d'une bonté plus attentive encore.

Mais à personne elle ne dit le secret de son âme. Elle explique plutôt que ce remède va la soulager, tel autre diminuer sa toux. Le médecin qui vient de l'ausculter a trouvé sensiblement améliorée la lésion du poumon gauche. Quant au poumon droit, il est en parfait état. Les sueurs nocturnes vont disparaître, l'appétit meilleur va redonner des forces. Encore une fois, tout va mieux.

Allons donc, Germaine ! Croyez-vous tout ce que vous dites là ? Vous leurrez les autres, vous trompez-vous vous-même ? Non, n'est-ce pas ? Je le savais. D'autres le savaient aussi pour avoir réfléchi sur vos paroles et donné un motif à telles ou telles attitudes. Et je vous aime, et je vous admire ainsi. Et je crois en votre vertu, en cette vertu concentrée, humble, discrète, effacée, mais en même temps généreuse, forte, patiente. Vous êtes vraiment l'épouse du Roi. Il peut venir sceller dans la mort l'union mystique. Voici qu'elle est prête pour les noces éternelles celle à laquelle son chaste amour vient d'assurer la magnifique victoire.

CHAPITRE VI

LA VICTOIRE

Nous ne connaissons pas les âmes. Dieu seul les connaît. Nous croyons les connaître. Par déduction nous allons des paroles et des actes aux sentiments. Sous les aspects variés et souvent déconcertants de la conduite, nous cherchons les vertus ou les vices. Combien de fois nous faisons fausse route! L'erreur est souvent au bout de nos investigations les plus minutieuses et les plus désintéressées. Et c'est l'étonnement qui s'empare de nous lorsque devant la vérité qui se révèle nous nous voyons obligés de modifier nos jugements.

Cela ne se produit pas quand l'âme étudiée est spontanée et franche, quand elle se manifeste d'une manière constante dans les détails de la vie journalière. Il est alors donné de saisir la réalité sur le vif. On se dit: ce doit être cela, pour se dire plus tard: c'était bien cela.

Germaine a vécu dans un milieu où elle a été connue, où on a causé avec elle, partagé parfois sa vie. Dans les dix dernières années de sa vie surtout, elle a traversé de nombreuses existences auxquelles se mêlait la sienne. Les impressions favorables sont venues aux âmes d'un spectacle édifiant, constamment renouvelé. Elles sont demeurées du fait que constamment aussi les exemples fraternels les élevaient, les rendaient meilleures. C'est donc par chemins sûrs que je m'avance. Je me rappelle et je joins mes souvenirs à des réminiscences dont le temps n'a pas usé le relief et diminué la vivacité.

Plus encore qu'intelligente, Germaine était spirituelle. Ce n'est pas qu'elle manquât de facilité pour

apprendre et comprendre. On était à l'aise pour porter avec elle la conversation sur des questions élevées, des matières difficiles. Sans doute elle eût été incapable de traiter un sujet de philosophie ou de théologie. Ses études antérieures ne l'y avaient pas préparée. Mais en dépouillant le discours de tout le vocabulaire connu des seuls initiés, en lui présentant les idées dans un langage simple et clair, elle en saisissait vite la valeur, les exigences, les suites. A son insu elle abordait aussi des problèmes dont le seul nom scientifique l'eût épouvantée. Elle apportait alors à la discussion engagée son ardeur primesautière. Et ce n'étaient pas toujours ses aperçus qui étaient dans une moins grande lumière et, pour le petit cercle des auditrices, d'une moins facile compréhension.

Mais là où elle excellait c'était dans les mots d'esprits, des réparties aimables. Elle en avait l'art, un art inné, presque infallible. C'était toujours la parole qu'il fallait sans manquer jamais à la charité ou à la morale, bien plus encore : à la décence et à la dignité. Aussi c'était vers elle que se tournaient les yeux, que se tendaient les oreilles. Et l'on n'était pas déçu puisque, sans efforts, lancé d'une main sûre, le trait partait, un petit trait tout menu, orné de clochettes et de rubans et qui traversait l'air comme une aile et comme un chant d'oiseau. Atteignait-il quelqu'une ? Plus que les autres celle-ci en riait de tout cœur, sans en concevoir et sans garder rancune.

Cette intelligence vivante, aux pensées claires et justes, n'était pas le don suprême chez Germaine. Il y avait au-dessus son cœur.

Elle aima. Son affection se fit pour tous généreuse, fidèle, active. Malade, ce qui la préoccupait c'était le sort de ses parents ; de son père. d'abord et pendant longtemps, puis, lui mort, de sa mère. "Ma pauvre maman ! disait-elle souvent, que va-t-elle devenir quand je ne serai plus là ? — C'était à elle surtout qu'elle déro-

hait ses souffrances, qu'elle disait son espoir en l'avenir, qu'elle s'efforçait de cacher le dépérissement de son corps amaigri. Elle avait avec elle la parole légère et joyeuse où l'on chercherait en vain l'âme qui s'attriste ou s'effraie. Elle consentait à saigner de douloureuses blessures à condition que sa mère les ignorât.

Tout près pendant bien des mois vécut une âme dévouée. C'était une âme simple, bonne, droite, pieuse. Elle aima Germaine et celle-ci le lui rendit. Elle fut l'infirmière exemplaire, celle qui non seulement verse et apporte les remèdes, mais encore qui entretient la chambre, fait le lit, regarde, écoute se tient prête et rend service au moment opportun. Comme si elle eut senti la destinée tragique de sa garde-malade Germaine l'enveloppa d'une tendresse de soeur. Elle se laissa soigner, elle accepta auprès de son lit cette présence discrète et dévouée. Elle se sentait rassurée alors car personne n'eut pu et n'eut su faire davantage pour elle.

Avec autant de simple abandon, en y ajoutant un sentiment manifeste de respect, elle aima son père spirituel. Dix années de relations marquées d'une confiance réciproque avaient apporté à son âme lumière et force. Le confident devint l'ami, le père. Elle disait et écrivait: le Père. Pour elle c'était vraiment le remplaçant sur la terre de Dieu, le Père des pères. Rien de charmant comme les allusions qui, dans ses lettres aux amies, montrent sur la route de Sainte-Geneviève l'auto qui arrive. Le vrombissement en avait signalé l'approche et elle avait, semblait-il, entraîné et formé les fleurs des plates bandes à s'incliner très bas devant le personnage qui se présentait. Rayon de soleil pour elle, souffle d'apaisement, heure d'oasis! Et ses compagnes ne s'étonnaient pas d'entendre les cordes de sa lyre quand arrivait l'anniversaire salué par l'affectueuse reconnaissance.

O cher matin de mars! Vers une claire église
S'élançait de nos coeurs le cortège discret.
Jour déjà radieux! ô maternelle brise
Avez-vous pénétré notre intime secret?

Ardentes nous volons vers ton Coeur adorable,
Car c'est le jour des jours! O bon regard divin,
Si tendre pour l'enfant, si doux au misérable,
Souris à notre appel et qu'il ne soit pas vain.

O Seigneur, prête-nous pour réjouir son âme
Quelques mots doux et forts échappés de ton coeur,
Pour éclairer sa nuit donne-nous une flamme,
Des haines de l'enfer rends notre amour vainqueur!

Montre-lui ses enfants qui partagent sa tâche,
Lui donnant âme et coeur, esprit et volonté,
Et qui marchent, chantant et priant sans relâche,
Leur regard confiant sur le sien arrêté.

Tous ces sentiments jaillissaient spontanément de son coeur. Et peut-être qu'en l'apprenant d'aucuns conclueront: coeur tendre, affectueux, être avide de caresses et prodigue d'amitiés sensibles. Erreur, erreur complète! C'était si peu Germaine! Même pas du tout. Elle aimait, oui, et beaucoup. Je le répète, car c'est la vérité. Mais à sa manière. Et il me reste à dire, pour bien peindre l'âme d'élite qui pose en ce moment devant moi, quelle était cette manière. La sensiblerie n'y abondait pas, les minauderies moins encore. Elle ignorait les privautés, l'exclusivisme. De sa part l'affection avait une apparence de force, de calme, où les surprises étaient prévenues et les excès empêchés. Elle savait où elle allait, par quelles voies, en compagnie de qui. Et cela ne lui eût pas demandé beaucoup de temps pour rompre, changer de route, s'orienter vers d'autres horizons. Non, le temps seulement de comprendre que c'était son devoir. C'est tout. Alors, son amitié eut été plutôt virile? Elle était bien féminine, car elle était délicate, attentive, prévenante. Elle était cérébrale? Pas davantage, car elle était faci-

lement émue, inquiète, douloureuse. Quel était donc son caractère? Celui-ci: la volonté y dominait, c'est elle qui conduisait et réglait le coeur. Ce coeur battait, et battait fort, vite, mais parce qu'il lui était permis de battre ainsi. Pas autrement. Cette âme a voulu. Elle a voulu d'une manière tenace, énergique, presque héroïque. Elle a dit: sur tel point, tel point encore, le silence est à garder. Et le silence a été gardé. Elle a dit: Je ne me plaindrai pas. Et elle ne s'est jamais plainte. De même: J'aimerai, jusque là, de cette façon. Et le programme a été suivi, sans dévier, tout droit vers l'idéal entrevu. Je crois vraiment que cela est beau.

Et c'est plus beau encore quand la grâce intervient, élève un tel vouloir et l'applique à une oeuvre de salut. Rien ne surprend alors de tout ce que l'ascétisme nous dit de grand quand il s'explique au sujet d'une âme habitée par le Saint-Esprit. Dieu en a fait son temple et son sanctuaire. Il y réside avec ses dons magnifiques, il y allume la flamme d'un foyer ardent. Et les vertus fleurissent dans la vie, elles embaument par l'édification, elle fructifient par le mérite. Une âme se transfigure par là dans l'humilité, la mortification, la charité surtout. Elle est victorieuse contre le mal, dans l'amour du bien et l'accomplissement du devoir. J'ai Germaine devant les yeux en écrivant ainsi. Je ne la perds pas de vue en ajoutant: elle est victorieuse contre la mort.

J'ai à raconter maintenant la mort de Germaine et un regret me vient de ne pouvoir faire ce récit comme je le voudrais. Peintre, je mettrais à ce tableau des couleurs sombres, en bas, tout en bas mais j'emplirais la partie supérieure de la toile de couleurs d'apothéose. Car s'il y eut là de la tristesse et il en eut beaucoup, il y eut là aussi de la lumière, un bruissement d'ailes, des mélodies angéliques, un souffle de printemps divin. Voici plutôt.

Ce soir-là, c'était le vendredi 15 février, Germaine

réclama l'une de ses amies. Elle lui dit en l'apercevant : J'avais besoin de vous voir. Je ne sais trop pourquoi, — mais elle le savait, — j'ai peur et comme une enfant je voudrais me blottir dans vos bras. — Voici que ces bras l'entourent, la pressent. Elle est calmée un peu. Mais elle souffre. Comme elle souffre ! Sa respiration est haletante et oppressée, pénible ainsi qu'un râle. Par intervalles ses idées se brouillent, elle délire. Il lui arrive alors de se plaindre. Ce qu'elle réprime aussitôt que la connaissance lui revient. Lentement les heures se traînent. A voir la figure émaciée de la malade, ses cheveux que la sueur colle au front et aux tempes ; à entendre les sons rauques qui s'échappent de sa gorge, on en conclut que la mort n'est pas loin. La voici, en effet. C'est elle qu'on devine, qu'on entrevoit partout. C'est parce qu'elle est là que les pas se feutrent, que les voix s'assourdissent, que les gestes deviennent silencieux. Il n'y a même plus lieu d'attendre et le Père va l'introduire lui-même auprès de son enfant. Elle acquiesce au désir paternel. Oui, que Dieu vienne ! que le corps du Christ, suprême viatique, garde son âme du malin esprit et la conduise à la vie éternelle ! que ses yeux, ses oreilles, ses narines, ses lèvres, ses mains qui ont péché soient oints de l'huile purificatrice ! que les saints de Dieu, que les anges du ciel s'apprentent à l'accompagner au ciel !

Il est midi. On est au 16 février. Avant-goût, précoce promesse de printemps, l'air est doux, lumineux et calme. Les notes de métal qui annoncent l'angelus, s'égrènent dans l'espace. Elles planent un instant comme des oiseaux qui tiennent leurs ailes immobiles puis très haut, au fond du ciel bleu, s'élèvent, s'évanouissent. Notre regard les a suivies car notre cœur nous dit que c'est par le même chemin que l'âme de Germaine s'en est allée vers sa récompense dans le sein de Dieu.

CHAPITRE VII

PRINTEMPS ETERNEL

Dans son étroit cercueil, tout habillée de blanc, Germaine reposa deux jours. Tout près, des fleurs exhalèrent leur parfum, des prières se dirent, des larmes furent répandues. Et l'on raconta ce que l'on savait d'elle. On ne l'avait vue qu'en passant et l'on disait : Qu'elle était aimable et intelligente ! On l'avait mieux connue et l'on ajoutait : Elle n'avait pas de défauts. Sa mère, sa soeur, ses amies rappelaient ses actes de vertu. Un vide s'était produit par sa mort et l'on restait étonné de la place immense qu'elle avait tenue.

Le mardi elle eut ses funérailles à Saint-Jacques. Autour du modeste catafalque se groupèrent toutes celles qui l'avaient aimée et dont l'affection fidèle la suivait par-delà la mort. Elles lui devaient trop pour pouvoir l'oublier et d'ailleurs comment eussent-elles pu le faire ? Dans le commun travail, dans les oeuvres aimées, au service des âmes, toutes ces vies ne s'étaient pas seulement rapprochées, elles s'étaient mêlées et confondues. L'anneau qui se détachait faisait gémir et secouait la chaîne entière. A la lamentation navrée de l'église s'unissait la plainte douloureuse des cœurs sombrant dans la détresse. Cette infirmité de l'amie n'avait pas été comme celle de Lazare, puisqu'elle aboutissait à la mort. Pourtant, dans un sens, elle lui avait ressemblé puisqu'elle avait été pour la gloire de Dieu.

Le dernier historien de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et le meilleur peut-être a écrit ceci :

“Tout à coup, elle s'affaissa sur sa couche, la tête penchée à droite, dans l'attitude de ces vierges martyres qui s'offraient d'elles-mêmes au glaive du bourreau, ou mieux, dans le geste d'abandon de la victime attendant de l'amour vainqueur la flèche embrasée dont elle veut mourir.

Mais à la grande surprise de toutes celles qui l'entourent, soudain, elle se relève comme appelée par une voix mystérieuse, ouvre les yeux et les fixe, brillants de paix céleste et d'un bonheur indicible, un peu au-dessus de la statue de la Vierge placée devant son lit. Son visage, un instant décomposé par l'agonie, a repris son teint de lis. Ses traits expriment à la fois un étonnement plein d'allégresse, comme à la vue de merveilles qu'elle n'a pas soupçonnées, et l'impuissance de sa nature mortelle à supporter les assauts répétés de l'amour victorieux. Après quelques minutes de contemplation silencieuse sa tête retombe et elle expire dans cette extase séraphique.” (1)

Que vit alors Thérèse ? Nul ne le sait. Supposons-le. A le faire nulle hétérodoxie, je pense bien. Le Bien-Aimé le lui avait dit : “L'hiver s'en est allé. Lève-toi et viens.” Quelles splendeurs étalait-il devant ses yeux ? Celles du printemps qui dure toujours. C'est là que Thérèse devait cueillir les roses, plus belles que celles de Jéricho, et en effeuiller, par ses bienfaits, les pétales sur le monde.

Et cette répercussion de sa vie vertueuse n'a pas été le privilège exclusif de la petite Thérèse. C'est l'apanage de toute existence, ici manifeste et éclatant, là dissimulé et mystérieux, chez tous réel et efficace. Les morts ne sont morts qu'aux regards de ceux qui ne s'arrêtent pas un instant à réfléchir. Ils continuent plutôt de vivre dans le sang de ceux qui sont de leur race, dans les âmes sur lesquelles leur âme a exercé son influence. Aidés par la grâce qu'ils sollicitent et qu'ils obtiennent, leur action continue de s'exercer. Par le moyen de paroles, de lectures, de circonstances joyeuses ou tristes,

(1) Mgr Laveille: Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 30e mille, p. 393.

elle reprend contact avec les êtres qu'elle avait jadis éclairés et fortifiés et les oriente de nouveau vers le bien.

Action salutaire et qui ne vieillit pas. Le temps n'est plus, en effet, les années ne comptent pas. Non, l'hiver ne revient plus dépouiller les arbres et flétrir les jardins. Sous le ciel apaisé et serein les souffles tièdes continuent de féconder le sol et d'épanouir les fleurs. Du sein de l'immuable jeunesse et de cette félicité où Dieu se donne aux élus, tout ce qui est jeune et fort et ardent, et saintement passionné se répand dans les coeurs pour les rajeunir, les élever, les purifier. A travers le mystère de la mort et des séparations douloureuses, l'union des âmes s'établit, vraie, douce, détachant de ce qui passe, tournant vers l'infini.

De ce qui précède je conclus ; Germaine vit encore. Elle parle et nous l'entendons. Elle agit et nous la voyons. Une triple leçon émane, avec un triple exemple, de son existence. Nous les recueillons avec respect. Les voici.

C'est tout d'abord la noblesse de l'âme. En elle rien de vil, rien de bas, de vulgaire, ni dans les paroles, ni dans les sentiments, ni dans les actes. Loin de là. C'est bien plutôt l'élan qui entraîne vers les hauteurs. De là l'habitude, je dirais le besoin, de tout voir d'en haut, de tout porter en haut. Les raisons d'intérêt personnel n'ont aucune prise sur elle. Pour la déterminer à l'action il suffit de lui parler de travail, de sacrifice pour les âmes et pour Dieu. Qu'elle trouve après cela des désenchantements, des insuccès, des ingratitude dans les entreprises, que lui importe ? Elle a marché à la lumière d'un idéal dont les mesquineries humaines ne pourront jamais voiler les splendeurs. Elle sait, de plus, qu'au ciel, un jour, il ne lui sera pas demandé si elle a réussi mais si elle a fait effort et lutté. Aussi c'est au labeur, jugé nécessaire, qu'elle s'est vouée. C'est à lui qu'elle a donné son temps, ses forces, ses maigres ressources pécuniaires. Elle ne veut pas penser au reste ; elle

ne souffrira jamais que le reste la décourage, la paralyse et prive de son dévouement les causes dont il lui faut assurer le relèvement et le triomphe.

C'est ensuite la volonté, une volonté disciplinée, vaillante et chrétienne. On confond trop souvent la volonté avec la brusquerie, la violence, parfois la brutalité. Comme s'il n'y avait aucune volonté à attendre, à se taire, à endurer. Les problèmes comportent rarement des solutions rapides et absolues. Les circonstances de personnes et de choses y tiennent une place dont il serait déraisonnable de nier l'importance. Trancher alors le noeud gordien n'est pas toujours agir avec prudence et sagacité. Mieux vaut patienter, changer de voies, avancer par étapes afin d'arriver. En même temps que disciplinée, cette volonté est-elle vaillante? Alors c'est l'acceptation silencieuse des maux du corps, des douleurs de l'âme, des situations pénibles. C'est la navigation dans une frêle barque, par nuit noire et mer démontée, vers ce point du rivage que bien souvent l'épaisseur des ténèbres et l'écume des vagues cachent au regard. Et si, de plus cette volonté est chrétienne! C'est toute l'existence qui s'élève, soulevée par la grâce, qui porte des fleurs de vertu, des fruits de salut. Telle fut la volonté de Germaine.

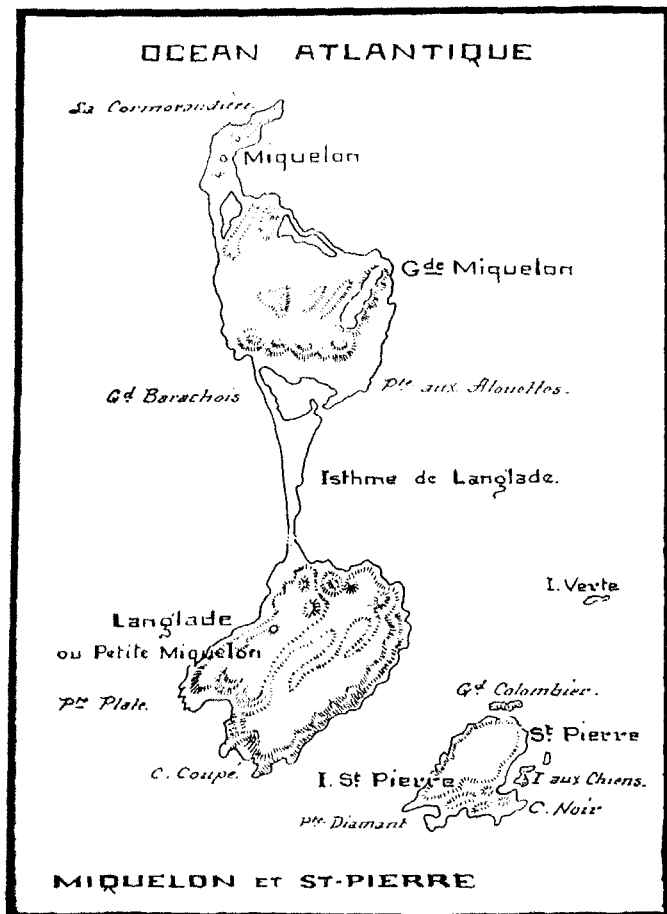
Je ne m'étonne plus qu'après cela elle ait ignoré l'égoïsme, qu'elle ait vécu pour les autres dans une universelle charité, qu'elle ait refusé constamment de mettre comme limite à son activité le seuil du foyer familial. On ne ferme pas, ainsi, pensait-elle, son oreille à l'appel de la détresse humaine, de quelque misère qu'il s'élève. La secourir est un devoir sacré, comme refuser de lui tendre une main secourable, un crime social.

Penser ainsi, agir ainsi n'est-ce pas vraiment magnifique et pourquoi ne pas dire enfin le mot : héroïque? — Rien ne peut entamer, flétrir, rider la jeunesse d'une telle vertu. Elle garde, dans le souvenir de ceux qui l'ont

connue, sa fraîcheur immaculée. Comme des roses qui s'effeuillent les impressions qu'elle fait naître parfument une existence. Elles entraînent au chemin du devoir les filles de Jérusalem désireuses de revoir leur compagne, la Sulamite aimée, dans les jardins ensoleillés, où brille et chante le printemps éternel.

FIN

LES GRAVURES





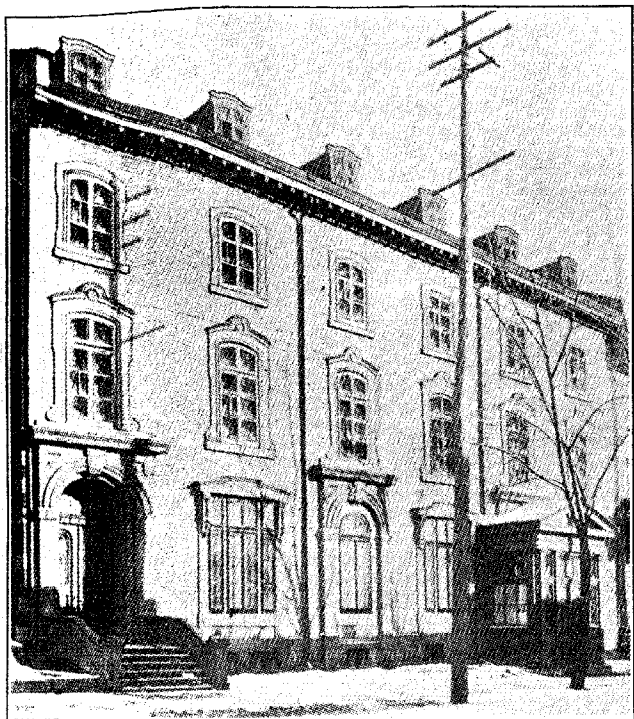
Germaine à 7 ans.



Germaine à 9 ans.



Germaine au jour de sa Première Communion.



Académie St-Denis



Germaine en 1920.



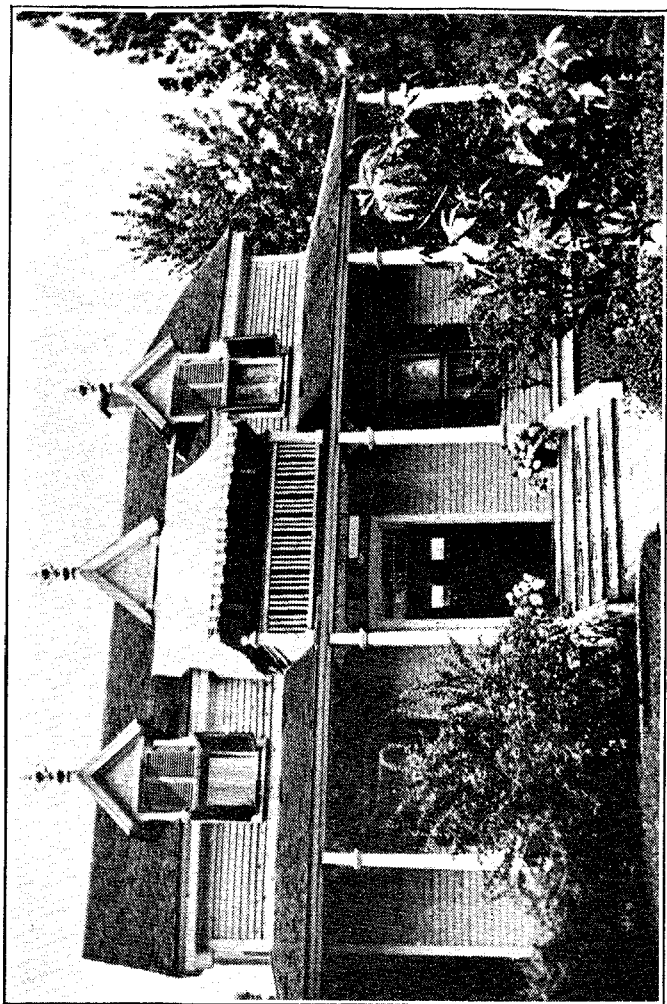
Germaine en 1922.



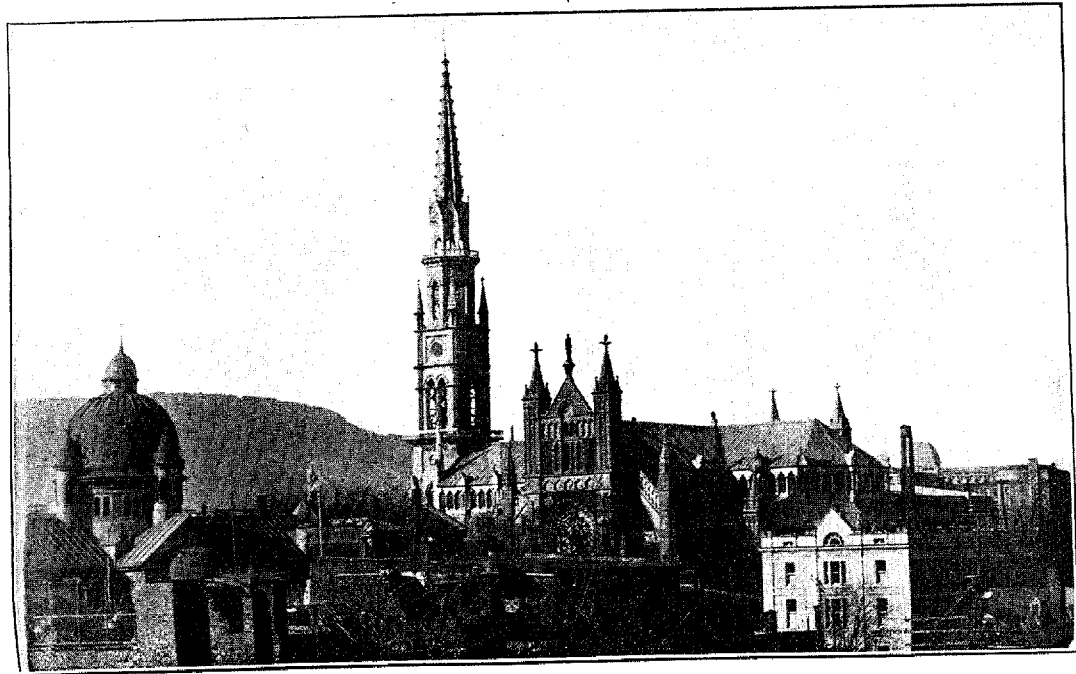
En haut: Les petites et leurs grandes soeurs.
En bas: A Ste-Adèle, à gauche est Germaine.



Les petites du Patronage Ste-Agnès.



Ker-Maria.



Eglise Saint-Jacques

Je recommande à vos bonnes
prières mes intentions. Mon
départ pour Kennerly est im-
minent; mais il a besoin de
certaines protections

Quelqu'un dont j'ai eu la
visite hier semblait éperdu d'ad-
miration. Il est vrai que j'
reprérends mine un peu, grâce
aux honneurs que j'ai dû rendre
quotidiennement. Mais que se-
rait-ce si on ne peut être ad-
miré !!

Ma beauté vous salue
affectueusement

Germaine

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PREFACE	9
CHAPITRE I MATIN CLAIR	13
“ II MIDI BRULANT	25
“ III LES CHERES PETITES	33
“ IV LES AMIES	47
“ V LA CROIX	59
“ VI LA VICTOIRE	67
“ VII PRINTEMPS ETERNEL	75

LES GRAVURES

Germaine à 7 ans	83
“ à 9 ans	84
“ au jour de sa Première Communion.....	85
Académie St-Denis	86
Germaine en 1920	87
“ en 1922	88
Les petites et leurs grandes soeurs	89
A Ste-Adèle,	89
Les petites du Patronage Ste-Agnès.....	90
Ker-Maria	91
Eglise Saint-Jacques	92
Autographe de Germaine	93